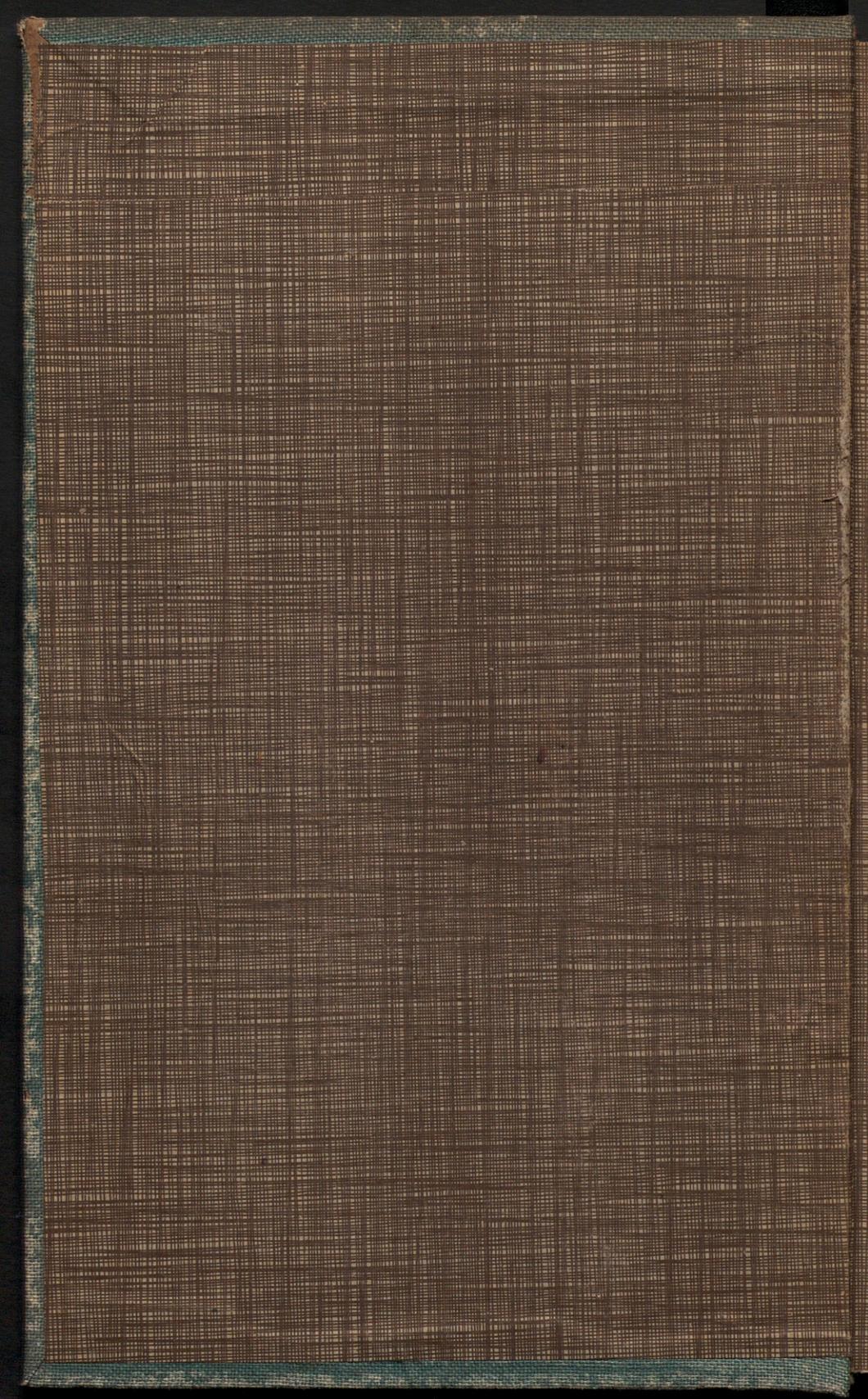
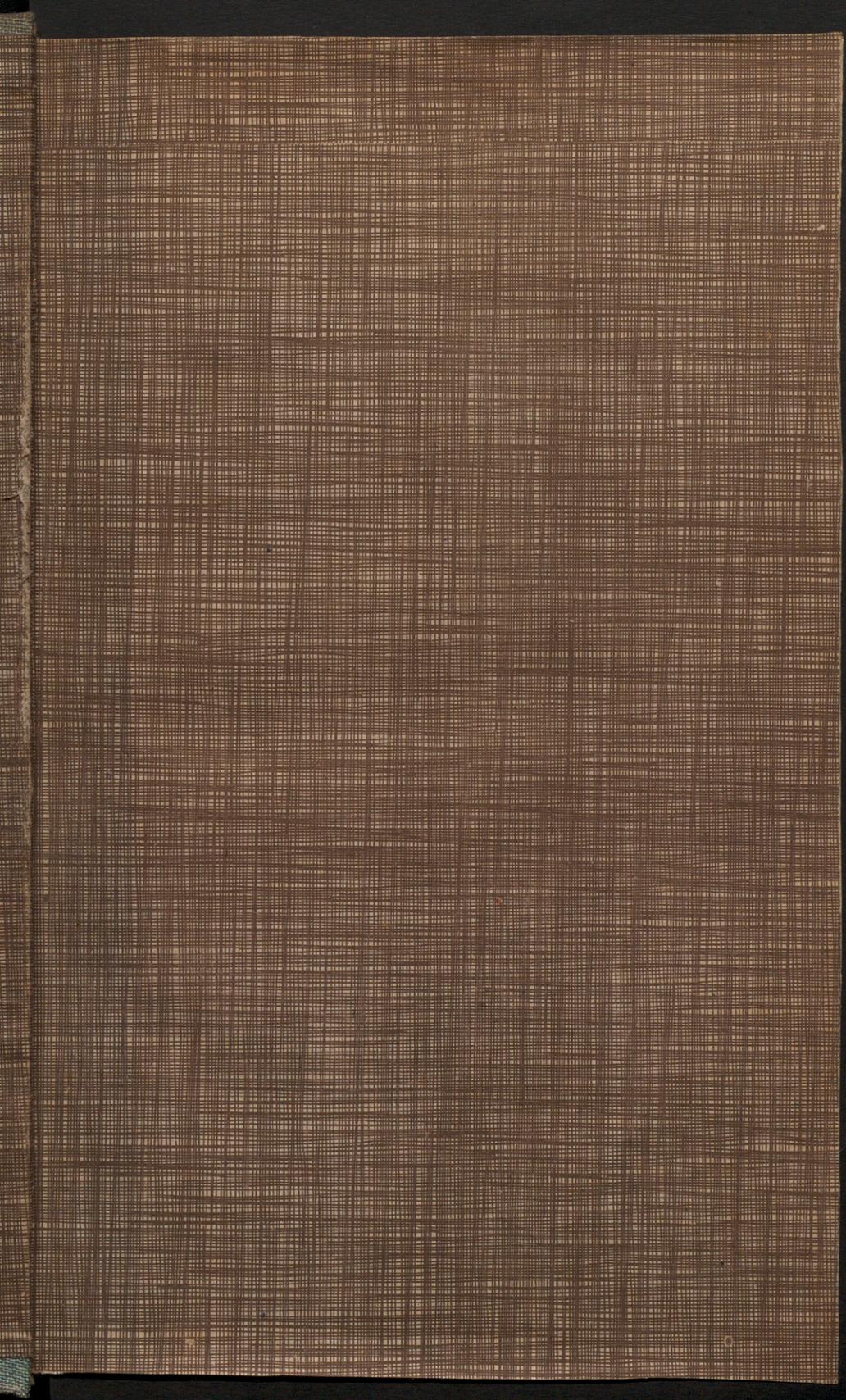


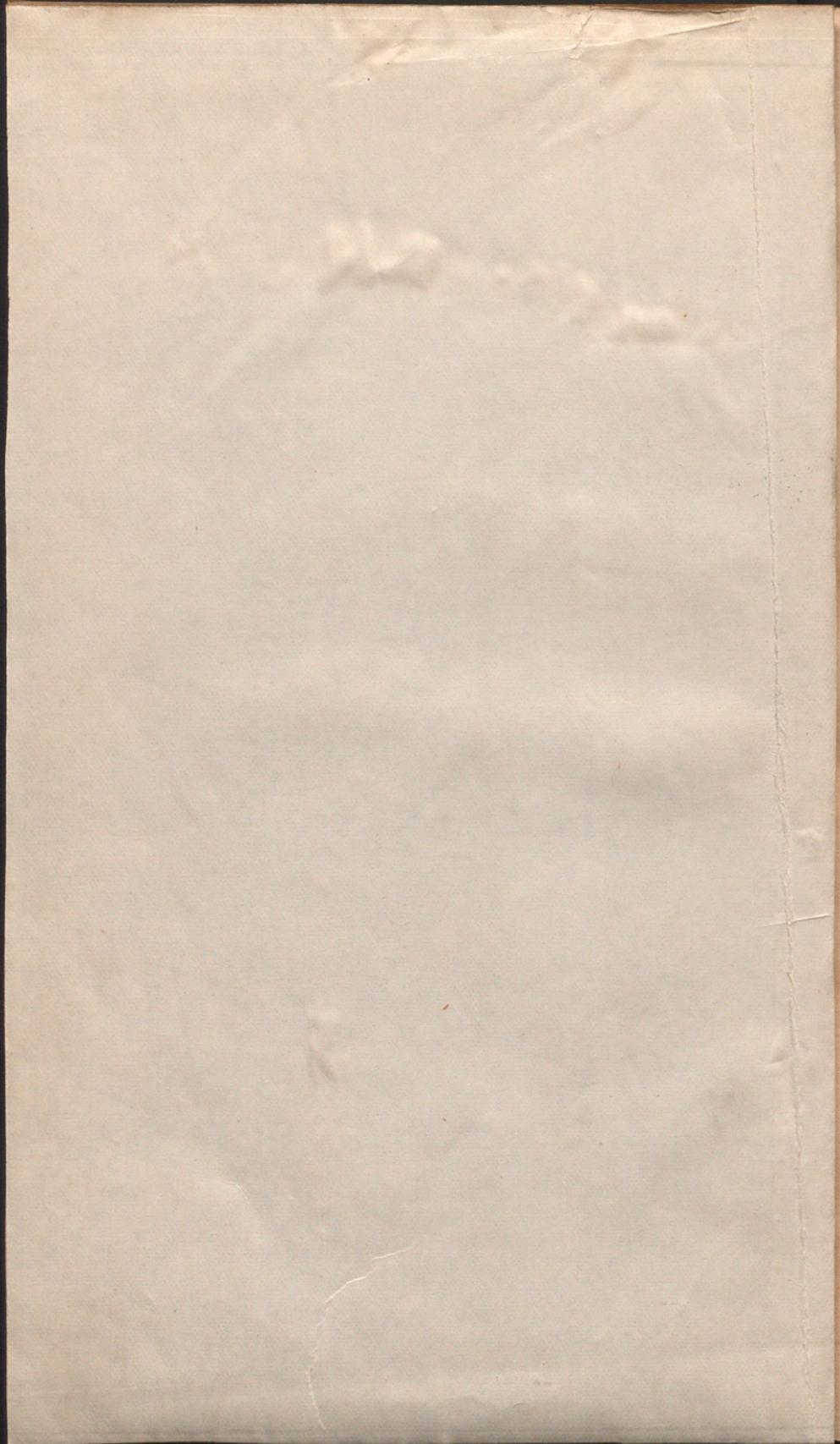
GAYOT

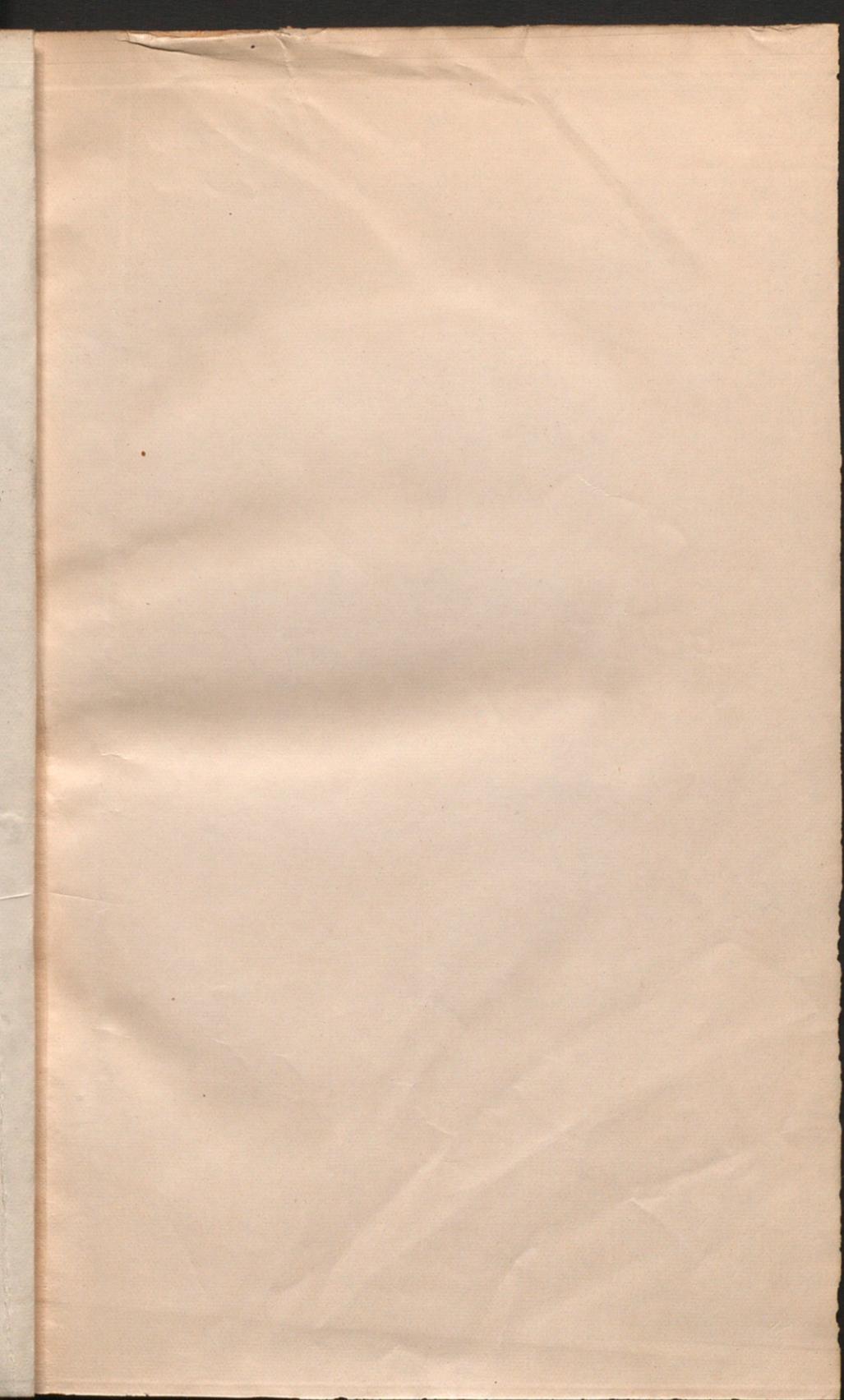
LA
CULTURA
INTENSIVA
DE
L'OEUF

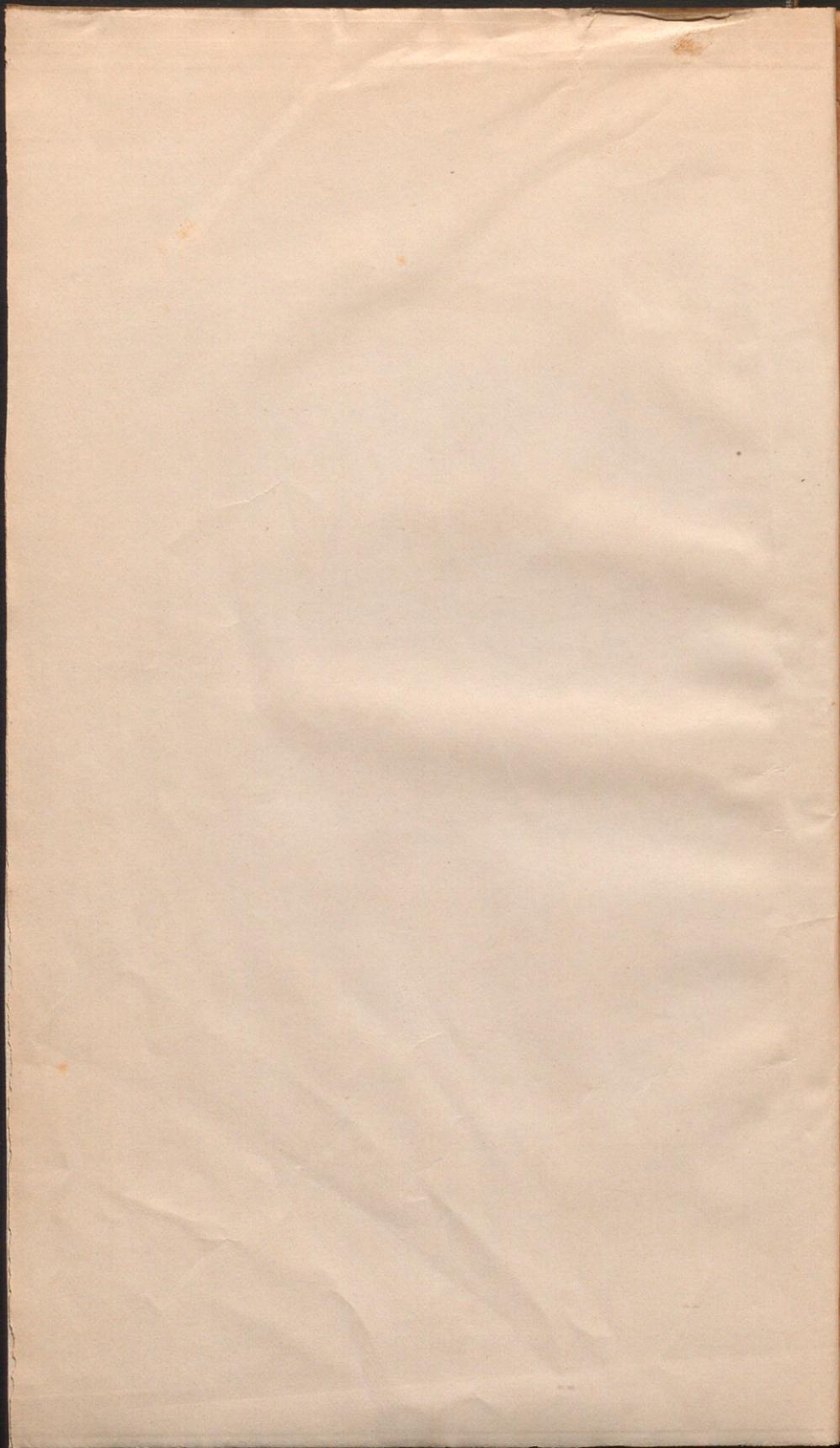
Escuela Superior
30
de Agricultura

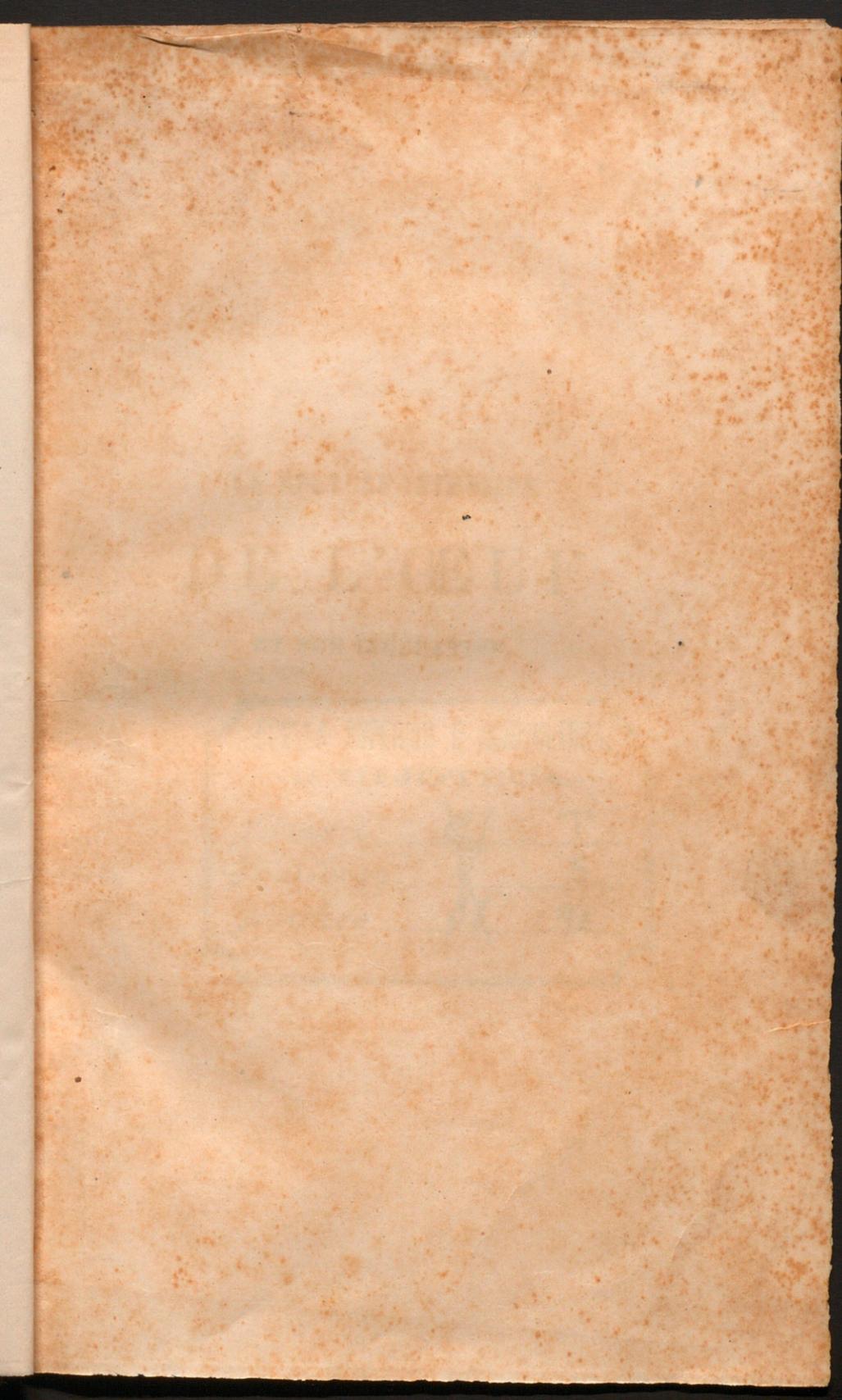


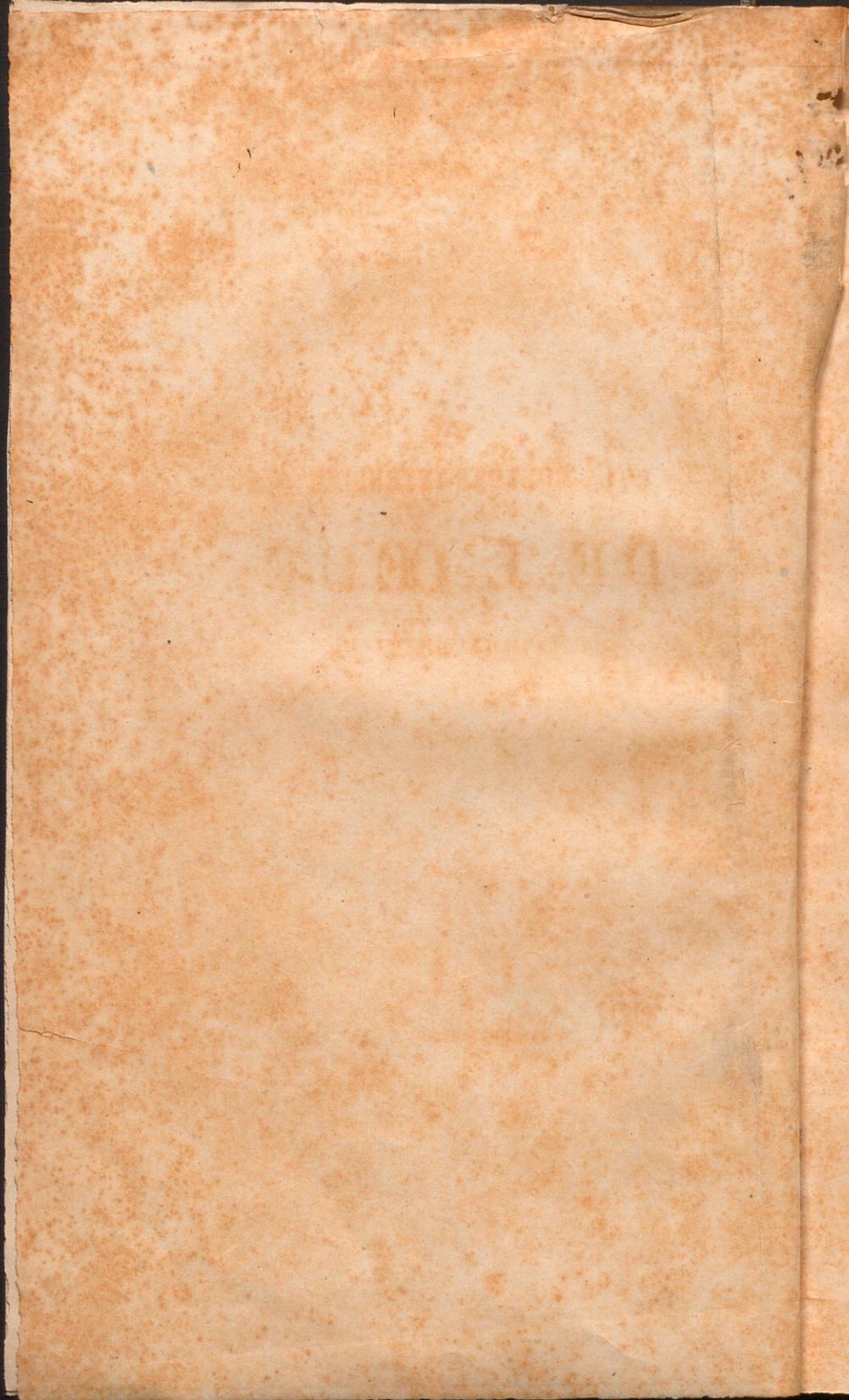












LA CULTURE INTENSIVE
DE L'OEUF
ET SON INCUBATION.

ESCOLA SUPERIOR D' AGRICULTURA - BIBLIOTECA -		
<i>Armari</i>	2	T
<i>Presiatge</i>	8	5
<i>Nombre</i>	38	30

T
5
30

Typographic Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

1400812383

M637 GAY

LA CULTURE INTENSIVE
DE L'OEUF
ET SON INCUBATION.

VISITE A GAMBAIS,

PAR EUG. GAYOT,

De la Société centrale d'Agriculture de France.

2^e ÉDITION.

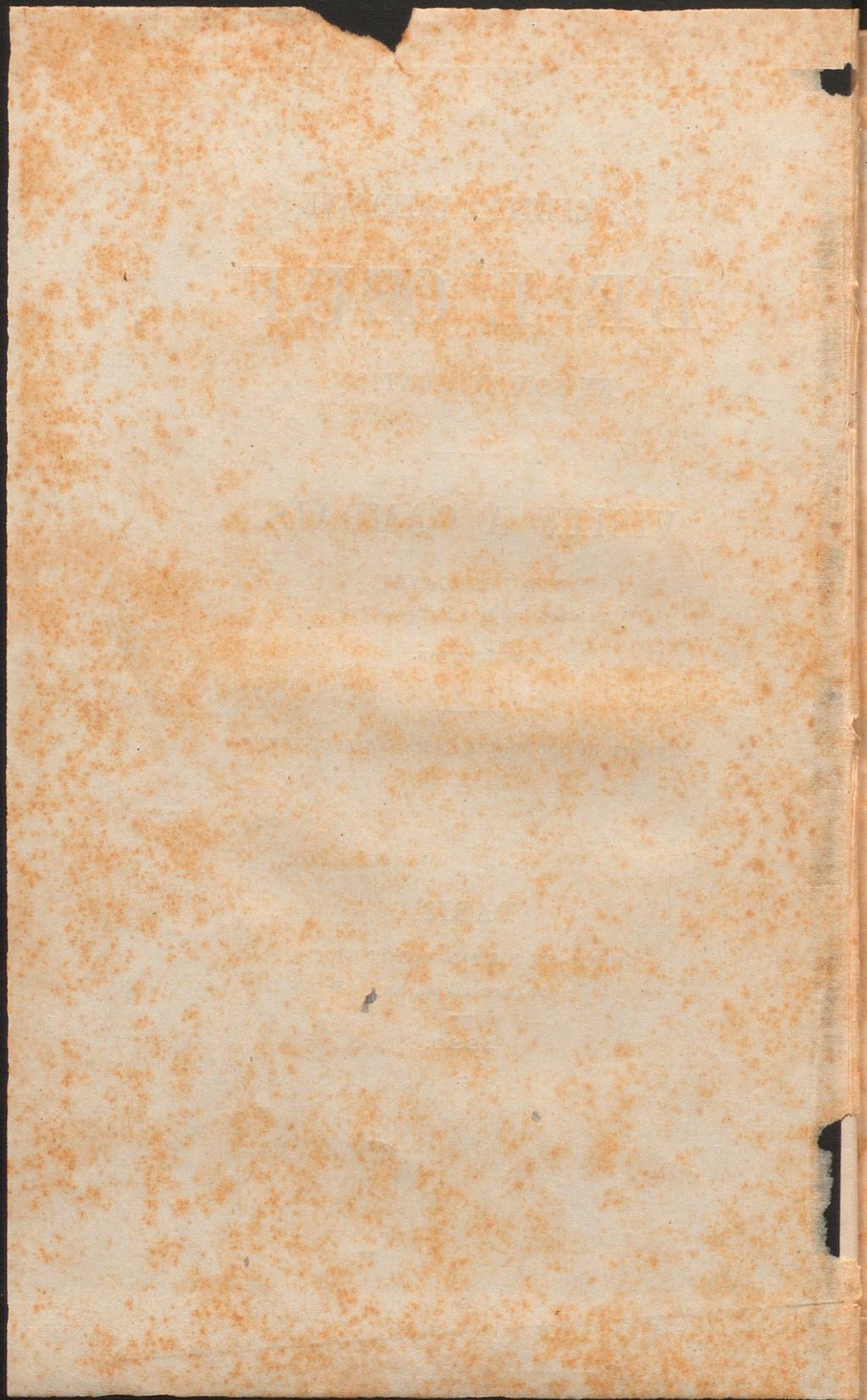
EXTRAIT DU JOURNAL *LA CHASSE ILLUSTRÉE*

PARIS,

LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE},

56, RUE JACOB, 56.

1880.



A MONSIEUR ALFRED FIRMIN-DIDOT.

Monsieur,

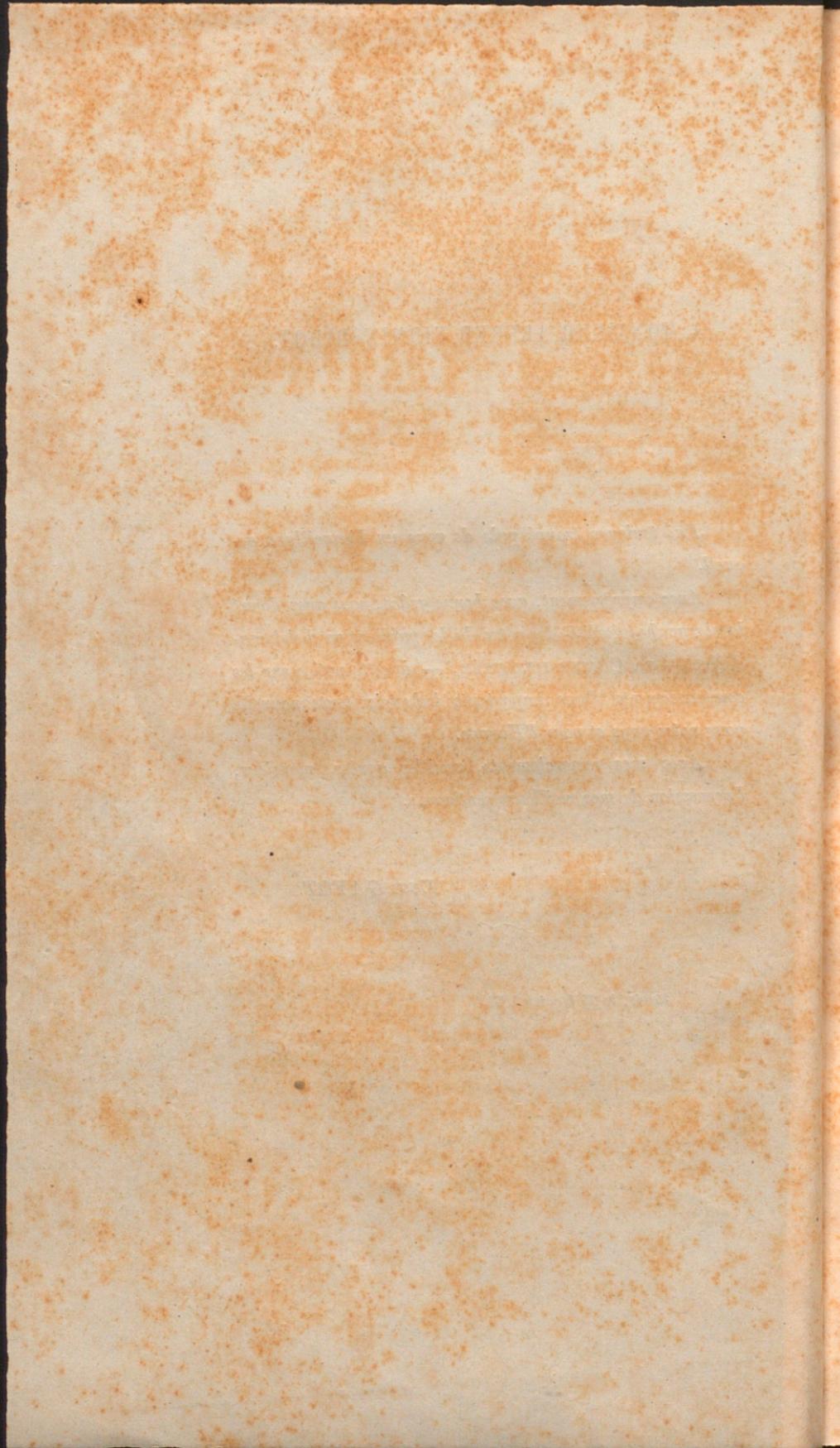
J'ai toujours trouvé près de vous un bienveillant accueil.

Avec empressement, avec bonne grâce, vous avez donné la large hospitalité de votre belle publication hebdomadaire, — LA CHASSE ILLUSTRÉE, — à cette notice sur les commencements d'une importante industrie toute nouvelle pour notre pays et pour l'Europe.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Eug. GAYOT.

Paris, le 25 février 1878.



CULTURE INTENSIVE
DE L'OEUF

ET SON INCUBATION

VISITE A GAMBAIS

I

Gambais ! — qu'est-ce, s'il vous plaît ?

Un modeste village de Seine-et-Oise — il n'a même pas encore une receveuse des postes, difficile conquête ! — un modeste village en train de passer capitale, la grande ville d'un puissant État de vingt kilomètres de côté, qui a pour industrie principale, très prospère — alors même que ne vont pas les affaires — « la fabrication des poulets à la vapeur », et pour centres commerciaux importants : une petite commune, un chef-lieu de canton, une sous-préfecture : — Nogent-le-Roi (Eure-et-Loir), autrefois réputé à dix lieues à la ronde pour sa curieuse foire aux cousins germains du sanglier (deux jours pleins) ; Houdan, en Seine-et-Oise, devenu célèbre par son marché hebdomadaire de poulets gras auxquels il a donné son nom ; Dreux enfin, patrie de Rotrou et

de Philidor, qui nous ramène dans Eure-et-Loir. Il y a plus grand; il n'y a pas pareil.

L'œuf, matière première de cette fabrication, est fourni par une illustration de l'espèce galline, par la poule de Houdan, type supérieur bien connu aujourd'hui; vieille race gauloise, fière de ses quartiers de noblesse, de sa fécondité, de sa renommée; la vraie poule aux œufs d'or; l'exquise volaille que les gourmets, fort experts en ceci, présentent le plus lorsque — vierges encore — coquets et poulettes de trois mois et quelques jours arrivent, rutilants et parfumés, comme morceaux de roi, même en temps de république, sur les tables les plus somptueusement servies, dignes de celles où daignait s'asseoir Lucullus, dignes de lui alors même que ce raffiné célèbre dînait chez Lucullus. Ceux de la Bresse et ceux du Mans, rivaux redoutables chantés *con amore* par Berchoux, le poète des sensuels et des friands, sont dépassés. Tous sans exception — les Houdans les défient à pied, à cheval, de toutes les façons. Ce sont eux que, sous l'appellation significative de poulets à la Reine, on offre aux appétits les plus délicats au plus « fines gueules » dans l'argot des gourmands du haut bord. Vite ils croissent, vite ils mûrissent; rapidement ils s'engraissent, rapidement ils arrivent à point — en deçà de l'excès — pour livrer au gourmet viande savoureuse et grasse excellente. Aristocratiques et populaires tout à la fois, ils entrent aussi honorablement dans la composition recherchée d'un menu opulent qu'ils figurent avec distinction dans le service moins plantureux ou plus simple de la cuisinière bourgeoise.

L'industrie dont ils sont la source vive et précieuse repose d'ailleurs sur de larges, sur de solides assises. En répondant à des besoins bien définis — ceux de l'alimentation publique — elle s'efforce de leur donner pleine

satisfaction. En effet, la race sur laquelle elle opère est des meilleures. Si abondants que soient ses produits, ils ne viennent jamais assez nombreux sur les marchés; si pressée que se fasse l'offre, la demande est toujours plus active.

Incessamment sollicitée, la production eut ses périodes d'augmentation: chacune d'elles correspond à un accroissement de richesse. Mais il a fallu s'ingénier, très habilement conduire sa barque. Élever en nombre la population d'une race utile, d'amélioration en amélioration l'amener à son plus haut point de productivité, n'est pas tout à fait aussi simple que beaucoup pourraient le croire. En l'espèce, le problème qui se présentait aux spéculations de l'éducateur, et dont les termes ont été successivement abordés par lui sans avoir encore été complètement résolus, consistait en ceci: monter à son maximum la fécondité de la pondeuse et, parallèlement chez les jeunes, la faculté de croître avec rapidité sans rien perdre du côté des qualités de la chair, laquelle doit conserver ici bon goût et finesse. Le but ainsi défini, on s'est porté à sa rencontre, sachant bien ce qu'on voulait.

La pratique ne se montre pas toujours aussi judicieuse.

Cependant, ce n'est pas tout que d'avoir des pondeuses précoces et fécondes, il faut aussi, il faut surtout qu'elles ne soient point détournées de leur destination essentielle par des exigences d'autre sorte ou par des occupations à côté, par l'incubation, par exemple, et à la suite par l'élevage des poussins, deux fonctions qui imposent beaucoup de fatigue, qui prennent beaucoup de temps — de longs jours perdus pour l'élaboration active, pour la production intensive, ininterrompue de l'œuf.

Entre ces fonctions il y a incompatibilité. Ponte et incubation sont choses qui se suivent; elles ne peuvent se produire simultanément. Plus la ponte est active et se

prolonge, moins impérieux, moins rapproché se manifeste le besoin de couvrir, plus s'oblitére le sentiment de la maternité. Pour porter atteinte à des actes si étroitement liés à l'existence même de l'espèce, il faut que soit bien grand l'empire de l'homme sur celles qu'il a conquises. Il est donc arrivé ici, dans toute l'étendue du rayon où vit et prospère la race de Houdan, que plus a été exaltée chez la poule l'aptitude à fabriquer des œufs, plus s'est éteint en elle le désir de les couvrir. La ponte, commençant tôt, ne s'arrêtant guère, se renouvelant sans discontinuer pour ainsi dire, fait oublier le reste. Ainsi se réalise, dans les races qu'on spécialise, cet important *desideratum* : avoir des pondeuses pressées dont la ponte continue fournisse abondamment la matière première de la production des poulets. — Voilà pour l'œuf.

Sur le terrain où nous sommes, le second terme du problème portait sur l'utilisation immédiate des œufs, sur la nécessité de faire naître de plus en plus nombreux des poussins au développement rapide, et, pour répondre à des besoins toujours croissants, de faire grand non plus seulement à partir du renouveau jusqu'au retour si prochain des mauvais jours, de la morte saison, mais en tous temps, au cœur de l'hiver aussi sûrement qu'en plein été.

A ce métier aucune de nos poules n'eût suffi, celle de Houdan moins qu'une autre. Principalement occupée à la fabrication active des œufs et s'y employant de bonne heure; originellement couveuse médiocre, par suite mère aux devoirs plus sommaires qu'attentive ou minutieuse, peu à peu elle s'écarta de plus en plus pour se montrer tout à fait mauvaise couveuse et mère sans grand souci de la marmaille. On comprit sans peine qu'il n'y avait plus rien à lui demander de ce côté; elle n'était

plus une poule à tout faire. Qu'elle ponde, s'est-on dit alors; d'autres couveront ses œufs, puis mèneront à bien les poulets de race qui en sortiront. Pour suppléante on lui donna la femelle du dindon, couveuse obstinée et à large envergure, mère à la sollicitude toujours éveillée. Au rebours de la poule de Houdan, celle-ci ne s'épuise pas à pondre, mais elle couve à outrance. Aux œufs des autres elle accorde mêmes soins et mêmes attentions qu'aux siens. Pour la production des poulets, ce fut une bonne fortune que de pouvoir y associer une couveuse aussi capable. On ne s'en fit pas faute : la pauvre dinde mit toute sa bonne volonté, toute son énergie à remplir la mission dont on la chargeait. Elle couva, couva si bien, si volontiers, si assidûment, que, achevée l'éclosion d'une première couvée, on lui donnait un second nid, puis un troisième, voire un quatrième, sans qu'elle se rebutât ou se démentît jamais. Et dans les couvoirs *ad hoc*, elle était souvent en très nombreuse compagnie : 40 — 50 — 60 couveuses réunies, quelquefois davantage, semblaient avoir pour point d'honneur l'assiduité la plus entière, la plus exclusive. C'est l'exagération d'une précieuse aptitude. Or, le proverbe ne ment pas : l'excès en tout est un défaut.

Ici, l'excès infailliblement conduisait à mal; beaucoup de ces couveuses résolues, enragées, succombaient à la peine, mouraient sur les œufs, laissant inachevée une œuvre qu'on n'avait point eu la sagesse de mesurer à leurs forces. Et malgré des avertissements répétés — leçon sévère après tout — l'événement se renouvelait assez fréquemment pour infliger à l'industrie des pertes notables. Ce qui les occasionnait, c'était d'une part les fatigues par trop prolongées de l'incubation, dont on faisait ainsi un labeur sans nom, contre nature, et d'autre part l'assassinat des malheureuses poules par des myriades et des

myriades de parasites. Alors on les disait *empoisonnées*. Terrible poison, en effet, que la vermine, poison sous les effets duquel succombaient ou demeuraient pendant de longs jours languissants, chétifs, mal venants, les poussins du second, du troisième, du quatrième nid.

La mère naturelle devenue impossible, la mère d'emprunt se soustrayant à l'abus par la mort, et l'abus se trouvant en quelque sorte imposé par la nécessité, il fallut chercher autre chose, s'essayer à conserver les avantages d'une production continue sans subir des chances aussi défavorables, sans courir les risques de pareils désastres. Utilement sollicité, le producteur ne résiste pas aux instances qui lui sont adressées lorsque, à les satisfaire, il trouve un profit assuré. Une fois de plus, nécessité l'ingénieuse vint au secours d'une spéculation en détresse. Je raconte le fait en toute sa simplicité comme en sa gravité plénière.

Une famille — je la nomme — la famille Roullier-Arnoult, conduite par le hasard, un beau jour s'installe à Gambais...

Mais, qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse et d'y enfermer, au courant de la plume, un lambeau « d'histoire locale », épisode aux sombres couleurs.

II

En ce temps-là donc, Gambais — future capitale de l'aviculture française — fit quelque bruit dans le monde; il eut alors sa première heure de célébrité. C'est qu'il avait vu naître une fillette qui était devenue une grande criminelle devant Dieu, devant les hommes et devant la loi.

Nous sommes en 1793 — une jolie époque comme chacun sait. Un châtelain de l'endroit, M. ***, assez mal vu des braves gens qui, sur ce point, menaient révolutionnairement les affaires des autres — lesquelles ne les regardaient pas — et se préparaient à trouver dans le vif des solutions malaisées, dut s'arrêter à un parti extrême — il émigra. La mort dans l'âme, seul il partit, fort anxieux de ce qui pourrait advenir à sa jeune épouse dont il ne pouvait se faire accompagner. Cruelle, pleine de déchirements fut cette brusque séparation.

Avant de s'éloiger, M. *** avait donné la gérance assez laborieuse de ses biens à certain clerc à qui il avait cru pouvoir accorder confiance entière. Et de lui recommander avec effusion la châtelaine, sa femme, qu'il avait la douleur de laisser à l'heure même où elle avait le plus besoin de protection.

— Jeune la châtelaine, je viens de le dire, jeune et belle;

mais cavalier fort avenant aussi l'apprenti notaire, mieux doué cependant au physique qu'au moral, désireux de plaire peut-être, plus soucieux encore d'être agréé, et à coup sûr animé d'un grand esprit de convoitise, fin, adroit, souple, insinuant, peu scrupuleux tout en faisant montre de sentiments élevés : langue dorée et façons courtoises.

En administrant le riche domaine du M..., l'homme de confiance le trouva de tous points à sa convenance, et aussi le château, dont l'extérieur disait peu, à l'aménagement intérieur duquel, au contraire, avait présidé l'entente du confort. Les rapports quotidiens avec la grande dame de céans, bienveillante et de très facile abord, avaient achevé de séduire à froid une âme plus ambitieuse que délicate, un esprit plus réfléchi qu'enthousiaste. Mais trêve de remarques, je n'ai qu'à rapporter des faits.

Tourmenté là-bas, l'esprit troublé, tremblant toujours pour celle dont il était séparé, M. *** se mettait à la torture, se creusait le cerveau pour trouver le moyen d'assurer quelque repos à sa femme pendant sa pénible absence. A force de chercher, voici ce qu'il imagina : se faire passer pour mort après avoir légué tous ses biens à sa veuve, laquelle alors serait sûrement moins inquiétée. Drôle d'idée, pourra-t-on dire, soit ; mais je n'invente rien ; encore une fois je raconte.

De son plan, plus ou moins heureusement rencontré et arrangé, il instruisit Madame et lui fit parvenir un acte de décès en due forme. Comment s'y prit-il pour le faire fabriquer ? Un romancier serait tenu de l'expliquer ; je n'ai, moi, qu'à dire cette simple parole : Je ne le sais pas. Cependant le fait est là. L'ayant constaté, je passe.

Tandis que tout cela se faisait, des choses d'ordre dif-

fèrent avaient été entamées et habilement menées à conclusion du côté de Gambais, au manoir du malheureux émigré dont les jours s'écoulaient si lentement, si tristement à l'étranger. M. D***, le clerc plus haut désigné, était entré fort avant dans les bonnes grâces de Madame. Au pays, les mauvaises langues l'avaient surnommé le valet de cœur; lui visait le roi de trèfle.

En possession du faux acte de décès, les deux amants, tenant conseil, tombèrent facilement d'accord en ce point : faire de la fiction une réalité, du possible, après tout, l'impossible et l'odieux. La résolution fut des deux parts prise d'un cœur aussi léger, d'une âme aussi noire. Le proverbe a raison : qui se ressemble s'assemble. Cet homme et cette femme, digne celle-ci de l'autre, se valaient. En pareille occurrence et par de tels chemins, si mauvais qu'ils soient, on s'attarde peu. Les affaires furent conduites à la housarde. — Dans les plus courts délais, M. D***, l'homme habile, devint châtelain, le chanceux châtelain; et M^{me} ***, devenue bigame, s'appela modestement M^{me} D***.

Furent-ils heureux? L'émigré revint...

Le mariage cassé, la femme honteusement chassée et abandonnée, le maître rentra seul au vieux château, isolé — lui aussi — de toute habitation.

A petite distance pourtant, au pied du coteau, dont la rampe conduisait au M..., était un petit moulin délabré. Là s'était retirée l'ex-dame D***, le cœur plein de haine, méditant une horrible vengeance et guettant, comme une proie, l'occasion de l'assouvir.

Le prétexte vient vite à qui sait le chercher de façon à le rencontrer. Il se présenta sous couleur de moutons envoyés à dessein sur les terres du château. M. *** intenta une action en justice de paix. Il était dans son

droit; il obtint gain de cause. Le procès coûta 13 francs à la condamnée!

— C'est bien, dit-elle, je me vengerai. — Un cri du cœur, non paroles en l'air ou vaine menace.

Le complot, ourdi, machiné, à loisir, avec toute la maturité de la préméditation, fut vivement mené, audacieusement exécuté.

La grande coupable, l'exécrable créature qui avait été à la fois M^{me} *** et la dame D^{***}, mais qui, n'étant ni l'une ni l'autre à cette heure, n'était plus qu'une déclassée méprisable et méprisée, acheta — pour 10,000 francs écus et la promesse de doter une vieille fille — la complicité de son « moulant », du serviteur à gages qui tenait le moulin.

Depuis qu'il avait à porter le poids accablant de ces dernières tristesses, le châtelain du M..., autrefois chasseur intrépide, veneur infatigable, vivait fort retiré, ayant pour tout domestique une bonne âgée, mais affectionnée, profondément dévouée au fils de ses anciens maîtres.

Le moulant et... l'autre, la maîtresse, aussi décidée celle-ci que résolu celui-là dans le rôle qu'ils s'étaient assigné, s'en allèrent de compagnie, en plein jour, s'embusquer en un coin d'où ils pussent épier les allées et venues des deux seuls habitants du M...

Le démon se mit de la partie, car il favorisa la réussite d'un noir forfait. Le châtelain, terminant sa promenade journalière dans le parc, allait rentrer au manoir; la malheureuse bonne cueillait des fruits dans le verger.

— Va, dit à son complice la criminelle en chef, va de ce côté et, placé à distance convenable, sois prêt à tuer au premier coup de feu que tu entendras.

Et furent ainsi les choses.

A sa rentrée dans le vestibule, M. *** reçut en pleine

poitrine un coup de fusil savamment chargé, tiré d'une main sûre, de la main de sa femme, avec qui il chassait le fauve en d'autres temps. Ils s'affaissa en disant : « Fallait-il mourir ainsi!... »

A quelques secondes d'intervalle, la pauvre vieille tombait foudroyée; le moulant avait visé juste...

Moins heureux, M. *** respirait encore. La digne femme voulut en finir. Elle vint à lui d'un pas ferme, posa sur le cœur l'extrémité libre du canon de l'arme et lâcha le second coup...

Au même moment, le complice s'arrêtait au seuil de la porte.

— Eh bien? demanda la vipère.

— C'est complet, fit-il, d'une voix étranglée.

Et l'autre, montrant d'un geste significatif le cadavre de sa victime :

— A présent, dit-elle froidement, Dieu veuille avoir son âme! Partons...

Les meurtriers furent recherchés, arrêtés, jugés, condamnés aux travaux forcés à perpétuité. — Voilà pour la justice des hommes. — Il y en a certainement une autre... Expiation! tu ne saurais n'être qu'un mot.

Parmi les lecteurs, quelques-uns se souviendront d'un drame : *la Femme à deux maris* — joué sur je ne sais plus quel théâtre de Paris. — La donnée en a été prise sur le vif dans la sanglante histoire que je viens de rappeler.

III

Voilà ce qui, en ce temps-là, fit à Gambais une si triste célébrité d'un jour. Les années qui ont passé, très-heureusement, couvrent et emportent ce lamentable récit. L'auréole qui s'attache en ce moment au nom de ce village lui fera renommée plus haute et de meilleur aloi.

C'est pour obéir à une impérieuse injonction de la Faculté, s'adressant à l'un de ses membres, que la famille Roullier-Arnoult quitta brusquement Paris, en quête d'air pur et de santé. L'occasion aidant, elle fit à Gambais — un coin qu'elle ignorait — l'acquisition d'une habitation et de ses dépendances : jardin d'agrément, frais ombrages sous de beaux grands arbres, vaste potager, petite prairie, petit bois, le tout d'un seul tenant, posé en un site favorable et plaisant. On eût dit fait exprès ce nid, tant il concordait avec les besoins, tant il répondait aux plus chères espérances, aux aspirations de chacun et de tous.

Allègrement se fit l'installation. Achevée celle-ci, comme le lièvre en son gîte, on se prit à songer. On voulait se créer des occupations, faire quoi que ce soit d'utile ou profitable. L'oisiveté ne sourit qu'au fainéant.

Elle ne pouvait être la commensale de ce logis où l'amour du travail stimulait les esprits, où l'énergie des caractères poussait à une activité féconde. Regardant autour de soi, on vit les gens du pays en possession d'une industrie lucrative. Ce village de quelques feux seulement dans le lointain, et pauvre entre tous, lui devait sa prospérité présente, laquelle est très enviable. Plus de nécessaires dans cette commune agrandie; partout l'aisance. On y travaille sans effort, mais chacun pour soi, chacun chez soi. Les journaliers y sont devenus très rares, malgré le prix élevé de la journée. On y voit des maisons riantes, de belles rues; la vie heureusement occupée, l'existence facile.

Ce tableau d'après nature avait ses séductions; on s'y arrêta. Après examen, après avoir tenu conseil au salon :

Vu comment les choses se font en ce pays, se dit-on, nous ferons ainsi que chacun fait — des poulets, des poulets de Houdan.

Et les voilà — tous ceux de la famille — qui s'enrégimentent dans ce singulier bataillon des *acouveurs*, troupe d'élite spéciale à la contrée, petite armée de spécialistes dont l'industrie consiste à acheter des œufs dans les fermes où vivent des troupeaux de pondeuses, à les mettre en incubation, et à vendre — à l'âge de 15 à 20 heures — les poussins à d'autres spécialistes, ceux de l'élevage.

Les couveuses, je l'ai dit plus haut, étaient demandées à l'espèce du dindon. On fit absolument comme on faisait à côté ou en face, chez tous ceux de la profession, et l'on obtenait les mêmes résultats. Tout allait donc à souhait dans le nouvel *acouvoir* de Gambais.

Une fois cependant — toute médaille a un revers — une fois, 60 dindes, couveuses éprouvées, remplissaient passionnément leur office. Elles couvaient avec amour quelque chose comme 1,400 œufs, un monde, n'est-ce

pas? Elles s'en étaient occupées jusque-là avec une telle science, avec une sollicitude si éclairée que, sans rêver, on pourrait nourrir l'espérance d'un brillant succès et à celui-ci rattacher ses meilleures conséquences. En effet, plus ne devait être longue l'attente : le grand jour, celui des premières éclosions, était proche... Ah! Perrette et son pot au lait ne sont pas toujours une farce dont on puisse rire.

Tous ces poussins à naître avaient trouvé preneurs, étaient vendus dans l'œuf. En dépit de la morale de certain apologue, ici, l'on vend par anticipation, on vend à distance, s'engageant à livrer à des dates fixées d'avance. Faits et gestes des *acouveurs* et des éleveurs, des industriels de l'œuf et des nourrisseurs de poussins s'accroissent également du procédé. L'éleveur fait ses commandes; l'acouveur prend ses mesures pour les remplir exactement, ce à quoi il réussit mieux qu'à vendre

La peau d'un ours encor vivant.

Ce ne fut pourtant pas le cas dont il s'agit en ce moment. Sans cause connue pour les *acouveurs*, 40 couveuses inopinément succombèrent... Quel désastre! Et les obligations contractées!... Il y a force majeure sans doute. A l'impossible nul n'est tenu; c'est certain : mais où est réellement l'impossible? — un mot dont la signification a été bien souvent atténuée ou supprimée.

Subir une perte pareille! Et, par surcroît, ne pas tenir des engagements pris! Deux maux pour un. Et l'acheteur qui compte sur des livraisons nécessaires, l'éleveur dont on réduit les spéculations et qui n'aura plus confiance pour les opérations ultérieures... et toutes les conséquences de se dérouler à la file... Ma foi! on était ici dans ses petits souliers et, par suite, dans tous ses états. Or, ce n'était pas sans motif.

Attendez, un éclair a jailli... voici que l'espérance est revenue. Dieu est grand, et l'homme, de tous ceux de la création, est son préféré. Vous contestez? C'est tout au moins celui à qui il a donné le plus de réflexion et le plus de pouvoir.

A ces œufs que manque-t-il à présent? De la chaleur. — On leur en fournira.

En effet, on les prend; on les met avec précaution entre des édredons chauffés; la température nécessaire à l'âge avancé de l'incubation et soigneusement entretenue par des cruchons pleins d'eau chaude, dont on entoure les nouveaux nids, pour les renouveler en temps et lieu. L'expédient était drôle; non, il était bon, il était bien trouvé, car il a réussi au-delà de toute attente. *L'acouveur* eut raison. Il put remplir tous ses engagements et, par ce côté, fut largement soulagé, allégé.

Ceci, toutefois, était acceptable pour un cas pressant, fortuit, tout à fait exceptionnel. L'expérience même, tout heureuse qu'en ait été l'issue, avait nettement démontré que le moyen employé n'avait rien de pratique. Il n'y avait pas lieu d'y revenir; puisque l'emploi de la dinde pouvait à ce point compromettre ou trahir les intérêts d'une spéculation qui doit offrir plus de certitude dans sa marche et dans ses résultats, il y avait urgence de chercher autre chose, nécessité de trouver mieux.

On avait bien entendu parler d'appareils propres à remplacer les couveuses animées et à les remplacer avec avantage, car on pouvait y faire couver artificiellement, à la fois, de grandes quantités d'œufs. C'était une première donnée. Renseignements pris, on en acheta plusieurs et on les soumit à des essais qui amenèrent à les abandonner ou plutôt à les modifier si utilement que, grâce aux perfectionnements suggérés et bientôt sanctionnés par la pratique, l'usage en est devenu le point cul-

minant de l'industrie spécialisée. Les praticiens de l'*acouvage* et ceux de l'élevage, aussi compétents ceux-ci que ceux-là, ont loyalement reconnu la supériorité des divers appareils de MM. Roullier et Arnoult. On les a adoptés avec sécurité et, à l'ensemble du système de ces nouveaux venus dans l'industrie des acouveurs, le public a donné le nom plus ou moins exact de « fabrication des poulets à la vapeur. » La science pourrait rejeter l'appellation, mais si, en soi, cette dernière n'a aucun inconvénient, il serait puéril de contredire le parrain à qui, au surplus, il importe peu d'être contredit ou de ne l'être pas.

Avant de faire plus ample connaissance avec le système Roullier et Arnoult, il faut jeter un rapide coup d'œil sur le passé de l'incubation plus ou moins heureusement cherchée ou pratiquée en dehors des moyens naturels.

IV

L'objectif de l'incubation — c'est le développement dans l'œuf du germe fécondé jusqu'à complet achèvement intérieur de l'être, jusqu'à l'éclosion du petit.

Période essentielle de la production des jeunes, l'incubation est à l'oiseau ce que la gestation est au mammifère. Elle a pour but, sans doute, de maintenir l'œuf du premier à la même température que s'il était dans le sein de la mère. Peu importe après cela qu'il soit couvé par la femelle qui l'a pondu, par une autre quelconque, ou qu'il soit confié à un appareil d'autre sorte dans lequel il trouve des conditions identiques, des conditions également favorables aux diverses phases du développement du germe, de l'entière formation du petit dont la naissance est cherchée, attendue.

De là est venue la distinction, plus subtile qu'exacte, d'incubation naturelle et d'incubation artificielle.

Lorsqu'elle vit sous un climat très chaud, l'autruche ne couve pas ses œufs, elle se contente de les déposer dans le sable, en plein soleil. Sous une température moins haute, dont elle mesure avec certitude l'insuffisance, elle les couve, au contraire, alternativement avec le mâle, usant ainsi, selon l'occurrence, de deux procé-

dés aussi sûrs l'un que l'autre, mais non moins naturels assurément.

C'est dans les fumiers pailleux et chauds que la couleuvre place ses œufs, dont la réussite n'est que trop certaine. Ah ! j'entends, la couleuvre est un reptile.

Eh bien ! à d'autres, aux oiseaux. Il en est un — le talégalle — gallinacé d'Australie, qui met ses œufs au milieu de petits tas de matériaux fermentescibles formés par ses soins, surveillés par lui avec un grand art, très convenablement entretenus pendant toute la durée de l'incubation à laquelle mâle et femelle ne prennent, pourrait-on dire, qu'une participation indirecte.

Vouée — tant que dure la saison des nichées, — à des pontes successives, très rapprochées la femelle du coucou ne trouve le temps ni de couvrir ni d'élever ses petits. Ceux-ci pourtant doivent venir à bien, car l'espèce ne saurait périr. Pour qu'elle vive, voici ce que fait cette mère étrange. Après avoir pondu en son particulier, elle prend l'œuf dans son bec et sournoisement le porte dans le nid de quelque autre, en l'absence de ceux qui l'ont construit et lorsque déjà la ponte a commencé. C'est ainsi que la fauvette, la lavandière, le rouge-gorge, le rossignol de murailles, le bruant, la grive, le merle, la mésange, la bergeronnette, le verdier, le bouvreuil, le pouillot, la pie-grièche, le geai, voire la pie et la tourterelle, ont charge d'élever les petits de cette singulière espèce.

Pour moi, je vois en tout ceci autre chose que des excentricités ; j'y découvre des leçons offertes à l'homme, des leçons faciles à interpréter, tout un enseignement qui, d'ailleurs, n'a pas été lettre morte, car la pratique se l'est très judicieusement approprié.

Suivant un axiome qu'il n'y a pas à contredire — *pa-*

ter est quem nuptiæ demonstrant. Chez les oiseaux, dont seuls je m'occupe à cette place, le fait est moins rigide envers celle qui devrait être la mère suivant la pleine signification du mot. Effectivement, la nature ici se prête à des combinaisons bien diverses touchant les fonctions propres à la maman. Celle-ci peut être exonérée d'une partie des fonctions et des devoirs inhérents à la maternité. Aux petits on peut donner une mère d'emprunt, qui facilement les adopte, et les fait vivre, et les soigne. L'incubation n'est pas une : le séjour de l'un des parents sur les œufs n'est pas une condition *sine quâ non* de leur réussite, et la nature a pris soin de dire à l'homme que peuvent différer beaucoup entre eux les modes d'incubation par lui plus ou moins exactement qualifiés artificiels.

En Égypte, où grande est la chaleur, la poule — par les mêmes raisons que l'autruche — ne couve pas. En se tenant sur ses œufs par une température aussi haute, elle ne saurait les mener à bien ; ils se gâtent. Mais elle n'a ni l'esprit de l'autruche, qu'à tort on dit proverbialement si bête, ni l'instinct de la couleuvre : elle pond et ne sait pas faire naître ses poussins. Cela tient peut-être bien à la structure même de l'œuf. Celui de l'autruche pèse 1,500 grammes, et sa coque, très épaisse, très dense, le protège — sous le sable — contre la cuisson qui, dans les mêmes conditions, atteindrait infailliblement le petit œuf à la mince coquille de nos poules. Il est certain aussi que le poussin, enfoui dans un tas de fumier, y serait asphyxié longtemps avant l'heure de l'éclosion. Non, la poule ne pouvait agir ni à la façon du reptile, ni conformément aux grandes manières des brévipennes de Cuvier : *Sum cuique.*

Oiseau domestiqué, dès longtemps conquis et acquis, la poule a suivi l'homme partout où il a plu à ce dernier

de l'acclimater. Cela étant, s'il veut la garder et l'exploiter à grand résultat, au mieux de ses intérêts ou de ses jouissances, il doit lui venir en aide ou dans une direction ou dans une autre, suivant qu'il en est besoin.

Ainsi a fait le maître en Égypte. A la ponte active et surexcitée laissant la pondeuse, il s'est chargé du soin de faire naître et d'élever les poussins.

Le système d'incubation adopté par lui, il y a plus de 4,000 ans, avait le mérite d'être complètement approprié aux lieux : pratiqué sur une vaste échelle, dans des villages situés au centre d'un groupe d'une vingtaine d'autres, il y constituait une industrie considérable, dont la production s'élevait annuellement, dit-on, à cent millions de poulets. A n'en pas douter, la chose est grosse. *A priori* même, on serait tenté de lui appliquer ce proverbe de chez nous : « A beau mentir qui vient de loin. » Cependant, on assure qu'aujourd'hui encore trente millions de poulets naissent, chaque année, dans les *mamals* ou fours à éclosion de l'Égypte, un mode d'incubation qui n'a pas réussi ailleurs. Et ceux qui le pratiquent sur les bords du Nil sont des spécialistes, presque toujours des Béhermiens, habitants ou originaires d'un petit village situé près du Caire.

Les œufs, paraît-il, sont portés par les particuliers aux incubateurs de profession. Moyennant salaire, ceux-ci surveillent l'incubation. A l'éclosion, ils livrent les poussins que l'éleveur emporte et dissémine au loin de manière à éviter les grandes agglomérations, les éducations nombreuses, si facilement envahies toujours par des maladies mortelles. Qu'on ne s'étonne pas trop qu'une pareille industrie ait pris naissance en Égypte. Dans les temps reculés où elle avait une si ample envergure, les habitants de cette contrée se nourrissaient surtout de

volailles et de riz. Or, ce genre d'alimentation avait ses exigences. Il imposait la nécessité d'une production continue, intensive, ininterrompue des œufs, et aussi la nécessité d'un élevage abondant, élevage et production que pouvait seule permettre la division du travail en plusieurs branches : ponte, incubation, éducation des petits. A ne considérer que le mode d'incubation usité parmi les Béhermiens, on voit qu'il tient d'assez près à celui qu'emploie l'autruche lorsqu'elle peut se dispenser de couvrir. On dirait presque une contrefaçon, une imitation, un plagiat : c'est mieux vraiment, c'est une adaptation réfléchie, une appropriation rationnelle d'un procédé qui peut, qui doit varier, quant à la forme, en raison du climat sous l'influence duquel le procédé est usité aux Indes. Effectivement, la forme est autre, mais, tout en changeant dans ses entours, la chose reste la même toujours. L'histoire est curieuse, étrange plutôt, et vraiment si le fait qu'elle constate ne trouvait pas — à distance — ses preuves dans des faits de même sorte observés d'après nature, elle rencontrerait à coup sûr plus d'incrédules que de croyants.

A Payteros, chez les Indiens Tagales de Luçon (Philippines), l'incubation humaine s'applique en grand à la production des canards. Il y a là des couveurs de profession, un métier qu'on apprend comme ceux de menuisier, de charron, de tourneur ou tout autre. L'industrie est ancienne. Elle repose sur l'extrême fécondité de la cane, laquelle donne généralement un œuf par jour pendant trois années consécutives. Elle pond sans trêve, sans temps d'arrêt; l'homme couve pour elle. Il couve mille œufs à la fois. C'est un chiffre cela; la mère Gigogne est dépassée. Pour mener à bien cette nombreuse progéniture, il s'emprisonne pour toute la durée de l'opération dans une petite cabane construite en paille ayant forme

de ruche et convenablement posée en un lieu d'élection, abritée du vent, exposée à toutes les ardeurs du soleil. Avec le couveur est venu sous la hutte le petit attirail à son usage : une caisse en bois de capacité étudiée, de mauvais chiffons, de la balle de riz séchée au four, une couverture, les œufs; c'est bien tout. Avec cela il s'arrange. Il forme cents paquets de dix œufs, enfermés dans un chiffon avec une certaine quantité de balle, tapisse le fond et les côtés de la caisse des mêmes matières, puis l'emplit par couches alternatives d'œufs et de balle en terminant par une couche épaisse de celle-ci et par la couverture — laine ou coton — qui enveloppe l'ensemble. Cela fait, il s'étend sur la caisse devenue lit, nid plutôt. C'est ainsi qu'il couve. Tous les trois ou quatre jours, il défait et refait la caisse afin de changer de place les œufs et aussi d'aérer la caisse. Chaque jour lui est apportée sa nourriture. Il la reçoit par une manière de lucarne ménagée à cette fin dans une des parois de la cabane, d'où il ne sort qu'après l'éclosion des petits.

Voilà le procédé d'incubation employé à Payteros. Il est original, mais aussi sûr que bizarre.

A Chusan, groupe d'îles appartenant à l'empire du milieu, il y a des couvoirs publics, et la méthode est autre encore. Il s'agit toujours de canards dont les Chinois sont grands éleveurs.

Les œufs sont apportés par les particuliers au couvoir, construction en terre couverte en chaume. On les arrange dans des paniers en paille tressée, extérieurement enduits d'argile. Ces paniers reposent sur des briques et sont munis d'un couvercle qu'on tient fermé pendant l'incubation. La chaleur, montée au degré voulu, qu'on dit être, là, de 33° à 38° centigrammes, est maintenue ainsi pendant la première quinzaine. Ce

laps écoulé, les œufs, qu'on a eu soin de mirer vers le cinquième jour de l'incubation, sont retirés des paniers et posés sur des tablettes en bois, sous une pièce d'étoffe en coton. La température du couvoir entretenue la même, ils demeurent là jusqu'à ce que les petits brisent leur prison. Alors les canetons sont remis à ceux qui ont fourni les œufs.

Ce procédé, vraiment, est des plus simples, plus simple que l'incubation humaine pratiquée par les couveurs indiens. Les deux également réussissent.

A celle où l'homme prend une part si directe, beaucoup auraient refusé de croire jusque dans ces derniers temps, mais des faits authentiques, absolument irrécusables, rapportés par la *Chasse illustrée*, et aussi par moi, dans mon livre : *le Pigeon*, ne permettent plus de repousser le vrai alors même qu'il paraîtrait n'être pas vraisemblable. L'incubation humaine, plus curieuse que pratique pour nous assurément, est néanmoins aussi sûre que celle de l'oiseau qui couve avec attention et sollicitude. Mais ce qui se passe à Payteros est-il donc plus extraordinaire que la manière — toute naturelle cette fois — du *talégalle*? Celui-ci, je l'ai déjà nommé, mais il me paraît utile de dire tout au long ses faits et gestes, tels qu'on a pu, du reste, les observer au jardin zoologique du bois de Boulogne, où plusieurs couples de ces curieux oiseaux — opérant eux-mêmes — ont montré à qui a voulu les voir comment, après avoir construit leurs couvoirs, ils mènent cette importante affaire de l'incubation.

Le procédé qu'ils emploient pourrait être dit par fermentation, fermentation savamment provoquée, habilement ménagée et entretenue. Voilà qui est passablement compliqué, mais très heureusement trouvé.

Vous allez voir.

Il s'agit de réunir en tas des matériaux divers susceptibles d'entrer prochainement en fermentation, car la chaleur développée par ce phénomène sera la cause efficiente des diverses évolutions par lesquelles passera le petit être qui n'est encore qu'en germe dans l'œuf fécondé.

A ce grand œuvre, le mâle et la femelle travaillent de conserve. L'emplacement choisi fournira en suffisance les détritits végétaux nécessaires à la construction projetée. Pourvus de pattes robustes, les oiseaux les réunissent, les amassent en reculant, en les poussant derrière eux; ils les mélangent avec de la terre humide, qui aura pour effet de hâter la fermentation; enfin — couronnement de l'édifice — ils les montent en petite meule.

Cette tâche remplie, la femelle creuse à 15 ou 20 centimètres l'un de l'autre, dans le tas même, deux ou trois trous. Dans chacun elle dépose un œuf et le recouvre avec une sollicitude toute maternelle.

Une seule construction ne suffit pas à sa fécondité. L'oiseau ne pourrait d'ailleurs achever assez rapidement sa ponte pour mettre tous ses œufs dans le même nid. La sagesse en ordonne autrement. En ce nid unique, d'ailleurs, où commence aussitôt le travail de la fermentation, comment tiendrait la pondeuse? La mère se remet donc à l'ouvrage en vue des œufs qui viendront à la suite des premiers, et le reprend successivement jusqu'à épuisement de sa fécondité annuelle. L'époux avec elle travaille, mais en partageant son activité entre la besogne poursuivie par la femelle et les soins particuliers à donner à l'incubation, tâche fort délicate qui lui incombe. Et c'est bien autre affaire que d'occuper temporairement le nid, comme l'occupe chaque jour le pigeon, par exemple, pour donner quelque répit ou un peu de bon

temps à Colombine, laquelle parfois en prend à son aise et ne demanderait pas mieux que d'abuser de la bonne volonté du mari. Oui, vraiment, c'est bien autre, car le monticule en fermentation s'affaissant, il s'agit de le rehausser avec art, avec mesure, sous peine de le surcharger; les matériaux dont il a été formé n'offrent pas à la décomposition une résistance égale : les plus fragiles s'usent les premiers, il faut les remplacer en temps opportun en faisant choix des plus convenables eu égard à la marche plus ou moins précipitée, plus ou moins ralentie de la fermentation, d'où dépend ou la réussite ou l'insuccès. Alors le mâle, spécialiste hors de pair, pratique avec précaution des saignées et des tranchées qu'il remplit consciencieusement, sagement, voulais-je dire, car rien ici n'est laissé au hasard. Pour parer à toutes les éventualités, pour prévenir ou l'excès de température ou un refroidissement compromettant, il faut se tenir au courant des progrès de l'incubation : alors on découvre les œufs, on les aère, on les fait respirer, et puis on les recouvre. Cela dure ainsi près d'un mois, après quoi le petit sort plein de vie de sa coquille, à la grande joie des parents qui ont épié l'heure de l'éclosion pour donner au nouveau-né bienvenue, aide et protection. A la constatation d'un savoir si complet, d'une science si sûre, l'esprit reste confondu. L'homme pourrait se passer d'imagination, l'esprit d'observation lui suffirait.

Eh bien, ces modes d'incubation de l'œuf — si divers — on pourrait sans doute en imaginer d'autres, aboutissent à des résultats également heureux ou satisfaisants, à la condition d'être appliqués avec une complète entente des choses. Le premier enseignement qu'ils apportent n'a-t-il pas cette signification nette et précise : la couveuse animée n'est rien moins qu'indispensable ?

Avec ou sans elle, l'incubation réussit à souhait par la rencontre facile des conditions suivantes : chaleur élevée et maintenue au degré voulu, au point normal très sûrement atteint par l'oiseau qui couve, très sûrement indiqué en son absence par le thermomètre; dépôt des œufs dans un nid convenablement construit ou dans des appareils divers placés dans un milieu salubre, suffisamment aéré, où règne la tranquillité, dans une atmosphère dont l'aridité ou la sécheresse soit convenablement atténuée, ce qui nécessiterait peut-être, à l'usage des apprentis, l'emploi de l'hygromètre; enfin, lorsque l'homme trouve avantage à supprimer la couveuse vivante, les petits soins divers qu'elle-même donne aux œufs : les déplacer, les retourner, les aérer.

Il n'y a rien au delà. Ces conditions réunies pour toute la durée de l'incubation en assurent le succès.

Pour faire un civet, naïvement conseille la *Cuisinière bourgeoise*, prenez un lièvre; pour l'incubation dite naturelle, écrirai-je par imitation, il faut des œufs et une couveuse animée, c'est élémentaire. Encore faut-il que les œufs aient été fécondés, qu'ils soient frais et vivants; que la couveuse soit disposée à remplir dans toute son étendue la tâche qui lui est dévolue : couvrir exactement les œufs qu'on lui confie, les changer de place en les retournant sans les casser, les aérer autant qu'il en est besoin. Si simple que soit cette besogne, on n'a pas toujours, à point nommé sous la main, la femelle apte à la mener à bien. Il s'ensuit que l'incubation, dite naturelle, ne donne pas toujours, il s'en faut, satisfaction au producteur; elle est grosse de mécomptes, au contraire, elle reste tout à fait insuffisante lorsque les besoins de la consommation dépassent les ressources ordinaires, naturelles si l'on veut, d'une production activement

stimulée, enfiévrée même. De là est venue la nécessité de l'incubation dite artificielle, dont je vais indiquer d'une façon plus précise les moyens à la suite du paragraphe suivant, que l'ordre des matières à traiter m'oblige à consacrer à ce que, à Gambais notamment, on a appelé l'industrie des *acouveurs*.

V

A Gambais a pris naissance la pratique de l'acou-
vage — un mot dont le premier je me sers et que l'Acadé-
mie n'enregistrera probablement pas de sitôt. Dans
le pays, on ne l'a jamais commis, bien que cet autre
— acouveur — y soit en plein usage et compte parmi
les naturels de l'endroit, sans souci de ce que pourront
en penser un jour nos maîtres ès-langue.

En fait, l'acouveur est celui qui, ayant acheté des
œufs de poules dans les fermes, les donne à couvrir à des
mères d'emprunt — qui sont ici des dindes — pour ven-
dre ensuite les poussins, âgés de quinze à vingt heures,
aux spécialistes de l'élevage.

Telle est — de A jusqu'à Z — l'industrie de l'acou-
vreur.

De Gambais elle s'est promptement répandue dans la
région entière de la poule de Houdan.

In principio, au commencement, substituant la cou-
veuse d'emprunt à la vraie mère, chacun agissait pour
le reste ainsi qu'on agit communément : faisait couvrir,
élevait les poussins, portait des poulets gras au mar-
ché, parcourant avec plus ou moins de succès le cercle
entier de la production. C'était complet, mais à lente
venue, à longue échéance et chargé des importants mé-

comptes d'une opération complexe. On éprouva le besoin de faire plus vite, sans même en soupçonner les moyens. Ceux-ci devaient se rencontrer dans un principe dont l'application est généralement trop négligée, celui de la division du travail. Là où ce principe est indiqué ou se montre possible, il faut l'adopter, car alors il est toujours fécond. Ici, il était dans les exigences de la spéculation dont il y avait lieu de diminuer les risques en les divisant et d'augmenter les profits par la succession plus rapprochée des faits; il était à l'état latent comme une condition de progrès, et cependant nul n'y songeait; mais, du moment où il parut, il fut tôt la chose de tous.

Comment ceci advint, je dois le dire.

Le hasard, non — je me trompe — l'imagination en travail d'une femme talonnée par la jalousie mit dans sa vraie voie l'industrie de la production et de l'élevage des poulets à Houdan. Ce n'est rien moins qu'une légende.

Il était une fois — oh! cela ne remonte pas au temps des fées — l'histoire, ce n'est pas un conte, ne remonte guère au delà d'un quart de siècle : donc il était une fois un berger, jeune et galant, garçon fort avenant et beau diseur, qui ensorcelait un brin le sexe à plusieurs lieues à la ronde. Sa réputation dépassait de beaucoup les limites de la banlieue de Gambais. Courtisant avec empressement, avec succès, et la brune et la blonde, il n'était pas chiche de promesses, aussi plusieurs, qui s'étaient laissées aller à l'espérance, se trouvèrent fort déçues quand un premier ban fit connaître à tous un choix des plus inattendus. Il y eut quelque rumeur dans Gambais et lieux circonvoisins. Plus d'une eut son coup de langue, notre héros n'en fut ni moins grand ni moins glorifié. Il y en avait bien une qui voulait un peu lui

arracher les yeux, mais la colère de la virago se calma. Le mariage s'accomplit sans encombres. Le lendemain et les jours suivants, le soleil se leva comme à l'ordinaire. Il n'y avait qu'un ménage de plus dans la petite commune de Gambais, où tout était rentré dans l'ordre après le dernier coup d'archet de l'unique violon appelé, et la dernière note de la clarinette qui avait animé, qui avait égayé les gens de la noce.

Épouser n'avait pas été si facile. Pour l'emporter sur tant de rivales, il y avait eu, comme on dit, du tirage. Le berger s'était quelque peu fait tirer l'oreille. Ce n'est pas sans regret que, mis au pied du mur, il quittait sitôt la vie de garçon, pour lui jusque-là si fortunée. Mais femme prévenue, autant qu'homme averti, en vaut deux. Celle-ci était bien décidée à faire bonne garde autour du bonheur qu'elle avait rêvé en recherchant si courageusement la scabreuse alliance du beau Paris.

Vraiment heureuse fut la lune de miel. On n'eût pas cru le volage berger capable d'une constance aussi prolongée. Loin de l'en complimenter, on s'en moqua; loin de l'y encourager ou de lui en faire honneur, on se gaussa du « trop tendre tourtereau »; on l'excita, on l'agaça; on le savait observé, épié, un tantinet espionné, on le mit malicieusement au défi. Il y avait de la femme là-dessous. On lui tendit des pièges, et très gaillardement il y serait tombé. Mais l'épouse sut arriver à temps à la parade. L'obligeant à laisser pânetière et houlette pour de nouvelles occupations d'intérieur ou sédentaires auxquelles, très intentionnellement, la rusée ménagère avait donné une formidable extension, elle en fit son prisonnier, et, pour les années pénibles de l'ébullition de l'esprit ou de l'effervescence des sens, le fixa à ses côtés sans que, au surplus, la faction lui parût par trop longue ou la pénitence par trop rude.

Le stratagème dont la commère usa ouvrit la voie à la pratique hardie de l'acouvage commencé en petit, mais rapidement développé, grâce à la nécessité de faire vite et grand.

L'ex-bergère avait plusieurs dindes en incubation. A surveiller l'opération, elle excellait. Laborieuse et entendue, elle n'avait ni leçons à recevoir ni conseils à attendre de personne. Volant de ses propres ailes en pleine liberté, rien ne la gênait dans ses agissements. Une nombreuse éclosion l'ayant mise en possession de poussins vivaces et dispos, l'idée lui vint d'imposer aux couveuses une seconde couvée immédiate et de porter, sans plus attendre, les petits au marché le plus voisin.

— Plus heureuse que sage, se dit-elle en revenant de Montfort-l'Amaury, où elle avait porté et très bien vendu tout son petit monde, auquel les acheteurs avaient fait fête; plus heureuse que sage, c'est possible, mais si bien encouragée, de nouveau je tenterai l'aventure.

Et la réussite couronnant à son gré ses premiers essais, elle donna à l'acouvage assez de développement pour que le mari, d'ailleurs très vivement sollicité, trouvât avantage à renoncer à la conduite du troupeau dont il était l'intelligent gardien pour s'adonner, en la compagnie de sa chère moitié, à l'industrie qu'elle venait de créer. Ils eurent des imitateurs, mais l'acouvage, incessamment stimulé par la recherche de plus en plus active des poussins, se répandit en même temps que se multipliaient les spécialistes de l'élevage.

Ainsi se fit la séparation en trois branches de la production des poules et des poulets de Houdan : — entretien des pondeuses dans les fermes; — achat des œufs et leur incubation chez les acouveurs; — éducation des

poulets (élevage et engraissement) chez des éleveurs spécialisant.

Pendant des années, les initiateurs surent — comme maîtres — rester à la tête des acouveurs : leur industrie prospéra. Ils eurent jusqu'à 300 couveuses dont les couvées régulières se suivant jetaient sur les marchés un assez joli nombre de poussins à élever. Après une vingtaine d'années de grand travail, ils purent céder à des successeurs, se retirer et vivre de leurs rentes.

D'autres, moins soigneux ou moins habiles, se sont récriés, prétendant que l'ancien berger et sa bergère n'avaient pu faire fortune dans l'acouvage : « Pas si lucrative que cela, disaient-ils, cette profession. » On imagina donc qu'ils avaient trouvé, dans un mur de leur habitation, une somme assez ronde, et que, grâce à cette trouvaille, dont pourtant ils n'avaient pas soufflé mot à personne, ils s'étaient vus assez riches — du jour au lendemain — pour passer bourgeois ou rentiers, une seule et même chose pour les travailleurs forcés ou non rentés. En d'autres temps on eût dit :

Ces gens-là sont sorciers. A quelle œuvre infernale
De leur prospérité doivent-ils le scandale ?

De nos jours — tant rendre justice aux voisins est malaisé — on cherche sur une autre piste, sans rencontrer mieux ou plus juste. Pour moi, qui me suis renseigné à meilleure source, je vois clairement où ont été les causes de l'entière réussite des maîtres, où celles du succès moins complet, plus accidenté des imitateurs ou des concurrents. Procédant avec intelligence, les premiers ont fait avec sagesse ; les survenants ont agi avec plus

de précipitation irréfléchie ou de hardiesse qu'avec entente et raison. De là vient qu'en son rendement la spéculation diffère, que le métier rend peu ou davantage. Tant vaut l'homme, tant vaut la chose : cela sera éternellement vrai.

L'utilité de l'acoupage n'est pas contestable dans une contrée où la production des oiseaux domestiques peut être l'objet d'une culture intensive. Il serait oiseux de s'arrêter à la discuter. Le fait est acquis. Cela se disant au palais, il n'y a pas d'inconvénient à le répéter ici. Cependant, de même que tout chemin mène à Rome, l'acoupage peut être demandé à des moyens très divers. Celui dont il vient d'être question emprunte les siens à des couveuses d'une espèce relativement assez peu répandue. Leur recherche présente donc déjà quelque difficulté, car la première dinde venue n'est pas — il s'en faut — la couveuse enviable, l'oiseau rare. Leur possession, leur entretien, leur renouvellement, mettent l'acouveur en frais notables, du jour surtout où, sur un point donné, l'acoupage prend quelque importance chez un ou chez plusieurs dans une circonscription de quelque étendue.

Elever soi-même des couveuses, il n'y a pas à y songer plus qu'à récolter chez soi tous les œufs à soumettre à l'incubation, plus qu'à se livrer à l'éducation de tous les poussins qu'on ferait éclore.

L'acoupage n'a sa raison d'être que s'il est pratiqué sur une certaine échelle, que s'il fonctionne utilement, sans interruption ou à peu près, pendant toute l'année. Est-ce possible avec des couveuses animées ? Évidemment, non. C'est, en effet, leur imposer travail, œuvre contre nature que de leur demander de couvrir en automne comme au printemps, au cœur de l'hiver comme en plein été. On l'a exigé pourtant. On y est arrivé : mais

ce n'a jamais été une réussite. L'échec s'est toujours trouvé tout à côté d'un succès exceptionnel, comme la roche Tarpéienne près du Capitole. On a gardé le souvenir de certaine dinde, couveuse acharnée, puis docile par inertie et bientôt inconsciente, qui a vécu près de 12 mois sur 14 nids successivement occupés, avant de succomber tout à la fois à la fatigue, à la vermine, à l'usure. Ce miracle de patience, ce prodige de résistance, ne se sont pas renouvelés. Très nombreux, au contraire, ont été les sinistres occasionnés par l'abus de la couveuse. La liste en serait longue; inutile de la dresser. En tête figure celui-ci : 150 dindes mortes le même jour dans un seul couvoir ! Et plus s'est pratiqué ce mode, plus l'amour du gain en a fait abuser. En ces conditions il avait fini par ne plus offrir suffisante certitude; son extension en avait été arrêtée sous la menace de pertes considérables et sous l'effet de ce propos à l'envi répété : « Tout le monde n'a pas un trésor dans son mur. »

VI

Jusqu'ici exclusive à la région de Houdan et pratiquée par un nombre plus limité que considérable, l'industrie de l'acovage doit être transportée sur les divers points du territoire où elle est susceptible de prospérer. Il est à souhaiter qu'elle se généralise prochainement en France, où la production des œufs dépasse tant les besoins, tandis que manque à la consommation la viande, aliment de première nécessité aujourd'hui. L'expérience acquise à Gambais doit profiter à tous. Elle dit les écueils de l'incubation par la dinde, toute-puissante mère d'emprunt qu'elle soit, et les sérieux avantages de l'incubation artificielle.

L'emploi de la mère d'emprunt a pour motifs la production fortement accrue des œufs et l'éclosion en grand des poussins. Une dinde couvant aisément 24 œufs de poule remplace au couvoir deux de ces dernières. Quarante dindes, couvant un millier d'œufs, laissent quatre-vingts poules à la ponte. Cela commence à compter.

Là est l'économie du système, là est le premier avantage de la substitution de la couveuse d'emprunt à la couveuse de l'espèce.

On pourrait s'en tenir à ces chiffres ou même rester au-dessous. Personnellement, je serais plus disposé à conseiller l'industrie fractionnée que des établissements montés sur un trop grand pied. Cependant, les acouveurs de profession ont eu, en général, une tendance opposée. Tous ont visée plus large et plus haute; mais là, je le crois, a été la pierre d'achoppement. Les plus ambitieux, à Gambais — notre métropole — ont eu jusqu'à 300 dindes à la fois! C'est alors qu'est venu l'excès et qu'avec lui ont surgi des pertes inattendues. C'est alors que s'est montré le revers de la médaille, dont la belle face seule avait été considérée. Elle avait ses séductions, on s'y est laissé prendre; force a été d'en rabattre.

Limitant l'opération à 5,000 œufs confiés le même jour à 210 couveuses d'élite, convenablement stylées, avec une réserve d'une quarantaine d'autres pour remplacer au besoin les malades ou celles qui veulent pondre, pour parer à d'autres éventualités encore, et répétant l'acoupage 4 ou 5 fois successivement dans l'année, on arrivait à un chiffre d'éclosions très satisfaisant, à des ventes fructueuses. Mais tout ne va pas toujours comme sur des roulettes : les mécomptes, au contraire, s'aggravent en proportion même de l'importance de la spéculation prise dans son ensemble.

Et d'abord la question matérielle, l'établissement. La figure 1 en donne une idée assez précise pour rendre inutile une description fatigante. Mais ce couvoir exige une pièce d'autant plus spacieuse, d'autant plus haute sous plafond, que les couveuses doivent y demeurer en nombre plus considérable. Toutes les recommandations de l'hygiène doivent ici être scrupuleusement entendues et suivies.

Les couveuses ne peuvent être fournies que par un

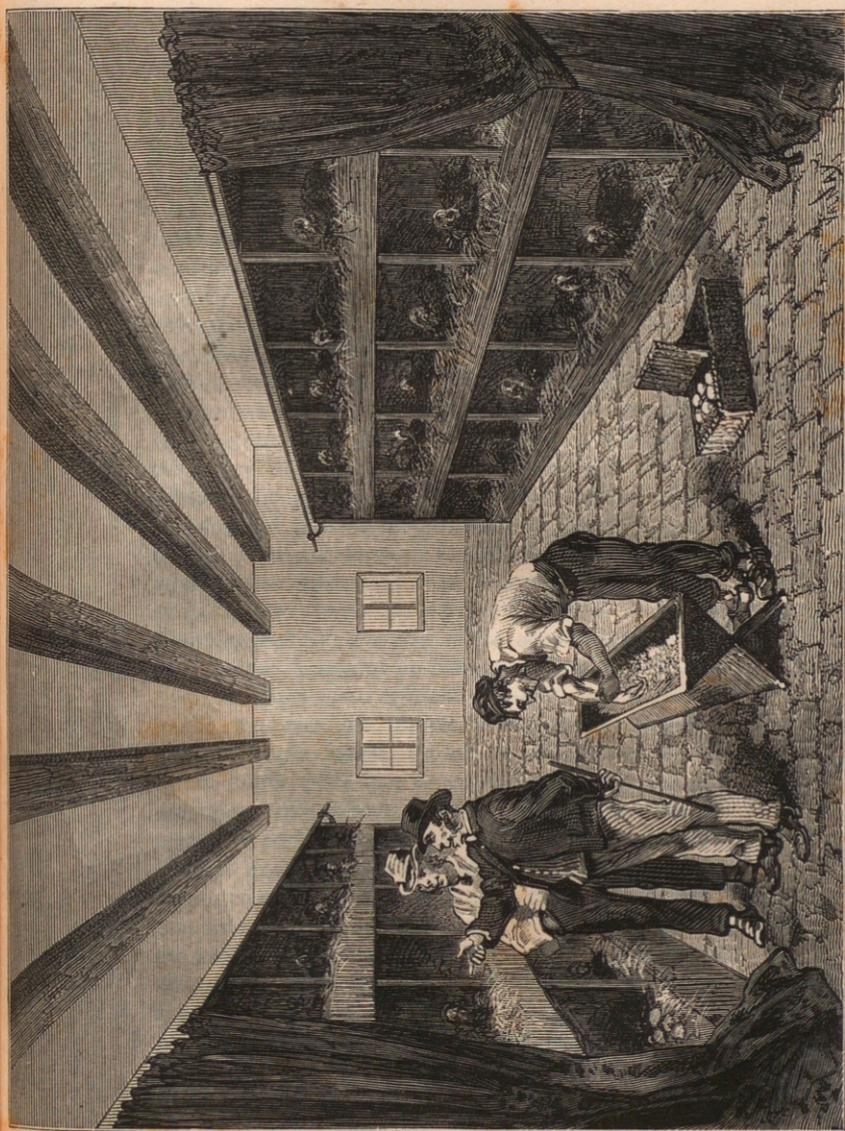
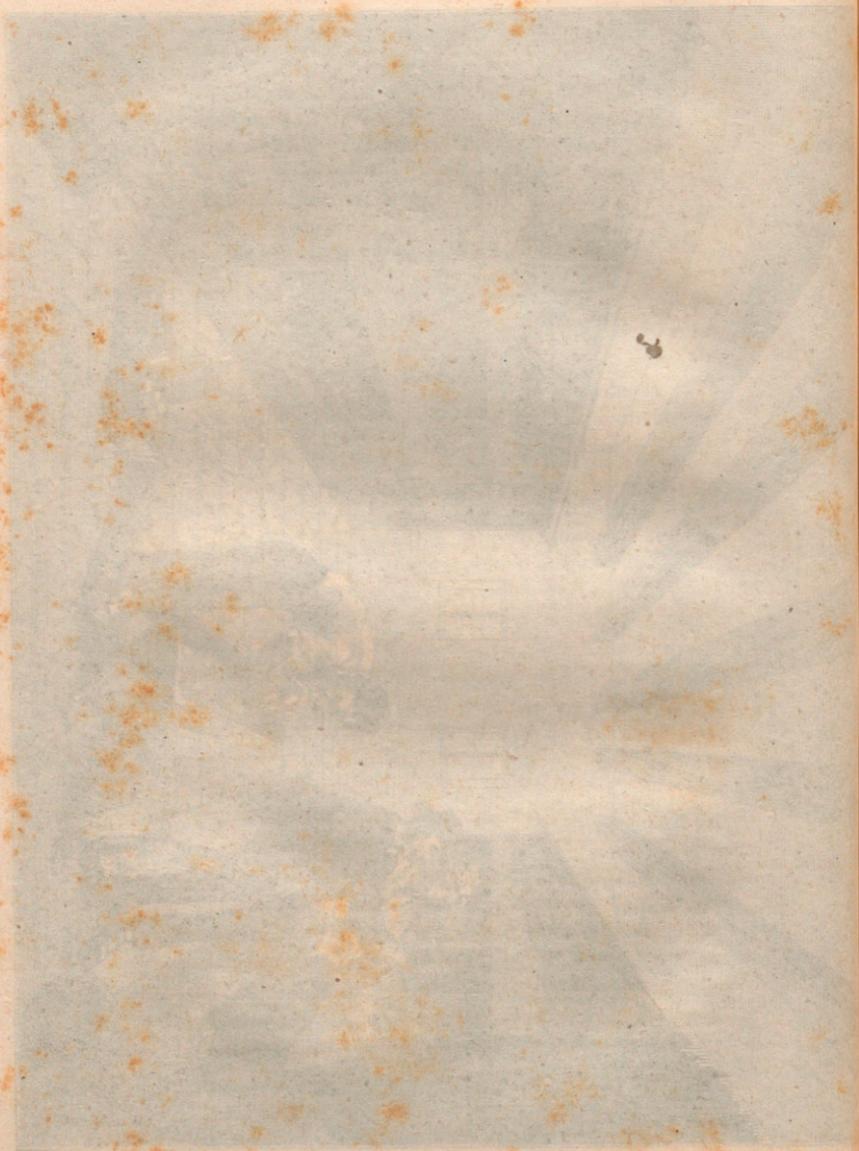


FIG. 1. — L'ACOUVAGE PAR DES DINDES.



élevage spécial. En général, on les prend jeunes, âgées seulement de 6 à 7 mois. On leur fait subir alors une manière d'entraînement que réprouvent très ouvertement les doctrines de la Société protectrice des animaux. C'est en octobre que, les enlevant à la liberté si chère et si utile à la jeunesse, on les emprisonne dans des boîtes fermées, assez basses pour qu'elles ne puissent s'y tenir debout. Elles y sont à l'état de détention préventive, loin de tout bruit extérieur, plongées dans une demi-obscurité qui, de la prison, fait presque un cachot. Ce n'est pas tout. Dans cette boîte à surprise — pauvres bêtes — on a semé plusieurs morceaux de plâtre ayant forme plus ou moins achevée d'œufs, c'est sur ce rembourrage étrange qu'elles doivent se poser, *s'acouper*. Le contact de ces faux œufs a pour objet de leur signifier plus ou moins clairement ce qu'on attend d'elles. C'est une invite à l'incubation. Toutes n'y répondent pas également. Les plus dociles témoignent de leur bon vouloir après 5 ou 6 jours de réclusion; d'autres, plus réfractaires, ne se soumettent qu'après une longue quinzaine de résistance; quelques-unes — c'est l'exception — se refusent opiniâtrément à prendre le nid, à couvrir des pierres. Il faut bien renoncer à une contrainte inutile. On les délivre alors et on s'en défait, tandis qu'on met les autres au couvoir. Ces préliminaires, désagréable sujétion, sont un commencement très pénible pour de jeunes bêtes, à l'heure même où elles auraient le plus besoin de se compléter en vue d'une ponte plus ou moins prochaine et de l'incubation naturelle, qui toujours la suit. L'épreuve imposée est assez rude, ainsi qu'en témoigne la dépréciation des rebelles qu'on va revendre au marché. Elle s'étend à celles qui ont subi l'acoupage: on l'estime à 1 franc pour chacune des couvées. La dinde achetée 10 francs

ne vaut plus que 6 francs après l'éclosion des œufs de sa quatrième station sur le nid. Le déficit est notable, soit qu'on le supporte en numéraire en vendant les couveuses après la saison, soit qu'on garde celles-ci pour les remettre en état, pour les refaire au profit des incubations ultérieures.

Il y aurait à parler à présent de la nourriture — 5 centimes par jour et par tête — des soins journaliers à donner aux couveuses, de la casse des œufs, des révoltes, des maladies, de la mortalité. A quoi bon ! Cette simple énumération suffit à montrer que, si la médaille peut séduire par sa face, elle donne aussi à réfléchir lorsque, la retournant, on en considère l'envers, le mauvais côté.

Il faut le répéter néanmoins : au rebours de ce qui a lieu dans la plupart des industries, plus l'acouvage au moyen de couveuses animées s'est fait en grand dans un même établissement, plus se sont proportionnellement élevées et l'importance des mécomptes et les difficultés de toute sorte, d'où un abaissement inattendu des profits. Les faits se présentent sous un jour plus favorable lorsque, plus limité ou moins ambitieux, l'acouvage est pratiqué sur une moindre échelle.

Cette remarque ressort de l'expérience acquise à Gambais. Il n'y a lieu pourtant d'incriminer ni les faits et gestes ni l'ambition des acouveurs les plus hardis ou les plus entreprenants du pays, car c'est de leurs déceptions qu'est né l'autre mode d'acouvage, celui qui demande et obtient avec de grands avantages économiques, en dehors d'une grande partie des dépenses ou des inconvénients inhérents au premier procédé, des éclosions plus sûres, aussi nombreuses que le comportent les débouchés, en toutes saisons, sans interruption si l'offre n'a qu'à répondre à la demande.

A cette facilité de faire éclore en tout temps s'ajoute l'insignifiance des frais de main-d'œuvre : 2 hommes aisément suffisent aux divers soins ou attentions à donner à 10,000 œufs répartis entre les divers appareils réunis dans un même couvoir. On brûlera pour 3 ou 4 francs de bois par jour; il n'y a pas d'œufs cassés; l'entretien des appareils ne peut être porté que pour mémoire, tant il est minime dans le temps; enfin, les poussins, qui naissent forts et vivaces, sont livrés à l'acheteur libres de cette masse de parasites qui les envahissent au sortir de l'œuf lorsque l'éclosion a lieu sous la couveuse animée.

En présence de tels avantages, bien constatés, les acouveurs de Gambais ont tôt répudié la dinde pour adopter les appareils à incubation modifiés, perfectionnés, rendus pratiques, faciles à gouverner, par MM. Roullier et Arnoult, improvisés aviculteurs et bientôt praticiens hors de pair.

Quels sont ces appareils?

VII

Pour nous, en notre temps, l'incubation dite artificielle ne remonte guère au delà de 4,000 ans, je l'ai déjà dit, et le système égyptien se présente aux investigateurs comme le plus anciennement connu. A diverses époques et à bien des reprises, à chacune des étapes de brusque augmentation de la consommation, on a tenté de l'introduire en Europe, et toujours on a échoué.

Les fabriques de poulets, en Égypte, consistaient en vastes bâtiments à deux étages divisés en chambres à éclosion ouvrant sur un corridor dans lequel on faisait arriver de la chaleur produite par la combustion de mottes de fannier et de paille hachée. Les modes adoptés par les Indiens Tagales et dans les îles Chusan sont bien autres. Celui que MM. Roullier et Arnoult ont fait leur, en le perfectionnant de façon à ce qu'il puisse être adopté, suivi par tous, après un apprentissage de quelques jours, ne ressemble à aucun, si ce n'est par la certitude des résultats qu'il donne. Seul entre tous, il offre la facilité de donner à l'acouge telle importance

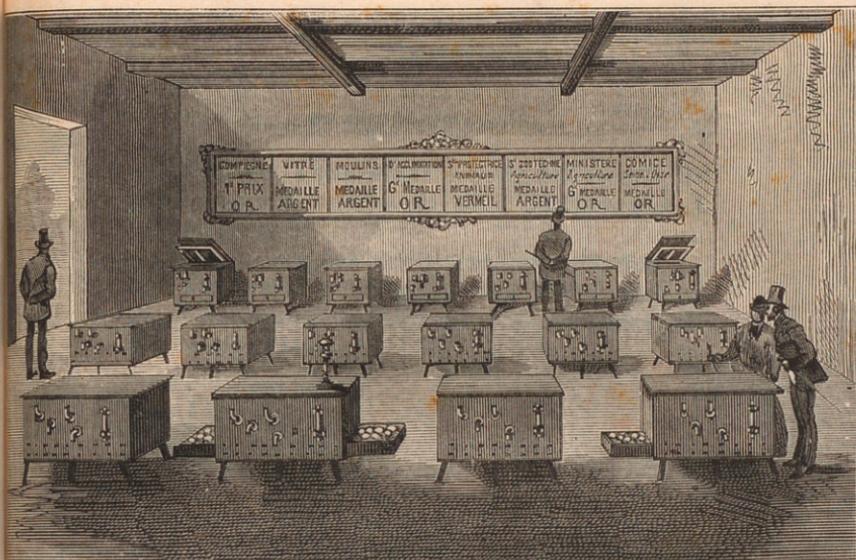


FIG. 2. — COUVOIR SUD DE GAMBAIS,

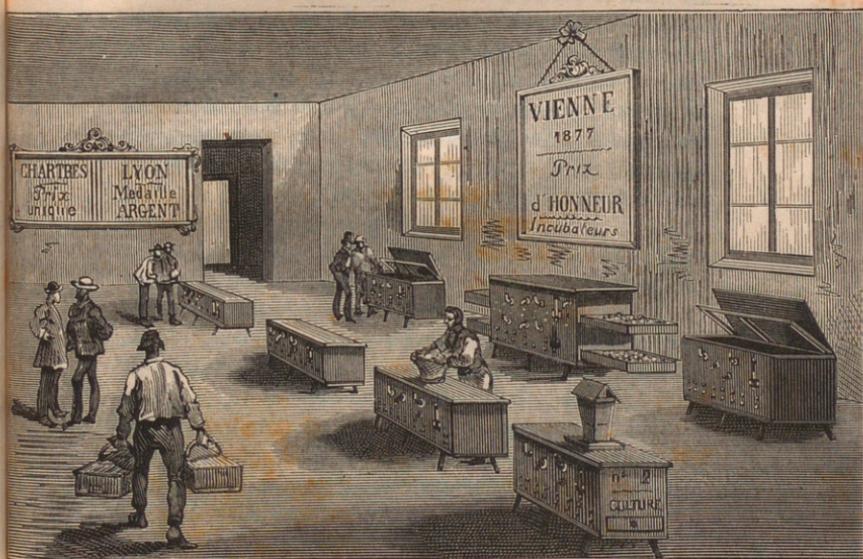


FIG. 3. — COUVOIR NORD DE GAMBAIS,



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 N. 5TH ST. N.Y.C.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 N. 5TH ST. N.Y.C.

que de raison, à commencer par des éclosions de 100 poulets, dont le nombre est porté chez eux jusqu'à 40,000 par année.

Leurs appareils, fort bien nommés hydro-incubateurs, sont des couvoirs à eau chaude, sans foyer, construits sur quatre dimensions différentes, répondant aux contenance suivantes :

N° 1. — 450 œufs.

N° 2. — 220 œufs.

N° 3. — 100 œufs.

N° 4. — 50 œufs.

Ils sont ou ils ne sont pas pourvus d'une chambre chaude, dont l'office est de sécher les poussins au sortir de la coquille.

Les principaux organes, enfermés dans une caisse ou boîte en bois, sont le ou les tiroirs à œufs, et le ou les récipients à eau chaude, laquelle cède aux œufs — placés dessous — le calorique, c'est-à-dire la cause même des phénomènes physiologiques par suite desquels la substance de l'œuf sera transformée en un être vivant. Le récipient ou la chaudière est munie de 5 tubes ayant chacun son office et dont on apprend vite les fonctions. Le tiroir porte un plateau mobile, percé de trous offrant passage à l'air venant du dehors.

Une description technique serait ici sans objet; inutile de la pousser plus loin. La même observation s'attache aux intérieurs qui abritent — à Gambais — LE GRAND COUVOIR FRANÇAIS, dénomination pleinement justifiée par sa destination, et plus exactement par l'importance et la variété de ses produits. Le poulet est assurément le principal, mais cet appareil admet tous les œufs, de celui de la dinde à celui du moineau, l'expérience ayant été également favorable à tous,

domestiques ou sauvages — oie, cane, faisan, perdrix, pintade, paon et les plus petits habitants ailés de l'air.

Mais les figures 2, 3 et 4 donneront une connaissance suffisante de l'établissement entier dont l'appropriation est des plus simples, au rez-de-chaussée. Le couvoir du sud, formé le premier, loge 16 appareils, le couvoir du nord n'en a encore que 7. Ensemble, leur contenance est de près de 4,000 œufs de poule. Il n'est pas difficile, on le voit, d'arriver à une production de 40,000 poussins par an.

Le système français, à dessein je le nomme ainsi, est moins compliqué que celui d'Égypte. Non moins que ce dernier, qu'on peut considérer comme très approprié au climat de cette partie de l'Afrique, le nôtre est en tous points adapté à notre propre climat, et il a, sur son aîné, l'inappréciable avantage de pouvoir être d'application usuelle pour ceux qui voudront apprendre à s'en servir. En l'étudiant, d'apprenti on devient bientôt maître, grâce au guide-âne qu'on enferme avec les œufs dans chaque tiroir, lequel n'est autre que le thermomètre; mais il est indispensable au plus savant : c'est la boussole du marin; c'est tout à la fois la cheville ouvrière, l'alpha et l'oméga de l'opération, dont elle permet d'assurer la marche régulière, du commencement à la fin; avec l'instruction nette et pratique dont les inventeurs-constructeurs accompagnent toujours l'expédition de leurs appareils, les plus intelligents ne tâtonnent pas longtemps. Bientôt experts, ils font eux-mêmes de bons disciples, des acouveurs praticiens en état de diriger habilement de nombreuses incubations.

Le mérite des dessins, qui s'encadrent si facilement dans le texte de cette monographie de l'acouage, est de pouvoir se passer d'explications. Le chauffoir, ici

représenté (fig. 4), est le complément obligé du couvoir.

Tout y est à l'usage spécial de l'opération à laquelle il doit fournir son véhicule, n'allais-je pas dire son viatique? Eh! mais, puisque le mot est venu, qu'il y reste.

Sur un rayon, soigneusement alignées, rangées en bataille, se montrent des *indiscrètes*. Il en sera bientôt parlé, car elles jouent ici un rôle important. Les fonctions de ce petit appareil consistent à projeter une vive lumière dans d'épaisses ténèbres, une clarté à l'aide de laquelle on voit distinctement ce qui est advenu dans l'œuf dès les premières heures de l'incubation. C'est par coquetterie, dans la pensée étudiée de plaire, que les beautés se mirent; c'est dans un intérêt de curiosité légitime, tout industriel, que l'acouveur mire les œufs dont il poursuit intelligemment la transmutation, dont la transformation physiologique, à laquelle ses soins coopèrent, fera le succès et le profit. Les yeux, dit-on, sont le miroir de l'âme, bien plus sûrement l'*indiscrète* de MM. Roullier et Arnoult est le miroir de l'œuf.

La construction de ces divers appareils, y compris ceux qui meublent la poussinière, partie de l'établissement dont j'entretiendrai plus bas le lecteur, est devenue chose considérable aux mains de ces aviculteurs distingués. Ils lui accordent une attention particulière, commandée par le désir de voir conserver à chacun des produits de leur fabrication les perfectionnements qui les ont constitués supérieurs à tous les autres et qui assurent à tous le succès de leur emploi.

Il serait bien long d'énumérer les nombreux et minutieux détails de cette fabrication, occupant des ouvriers très divers; elle met à contribution le bois, le fer, le zinc, le plomb, le verre, le cuir, le caoutchouc, la flanelle, la paille, la sciure, le liège, le mica, le cuivre, tout

cela pour aboutir — sans prestidigitation, sans l'ombre de magie, et grâce aux effets d'une certaine dose de chaleur apportée par une certaine quantité d'eau — à faire sortir un poulet bien vivant d'un œuf frais.

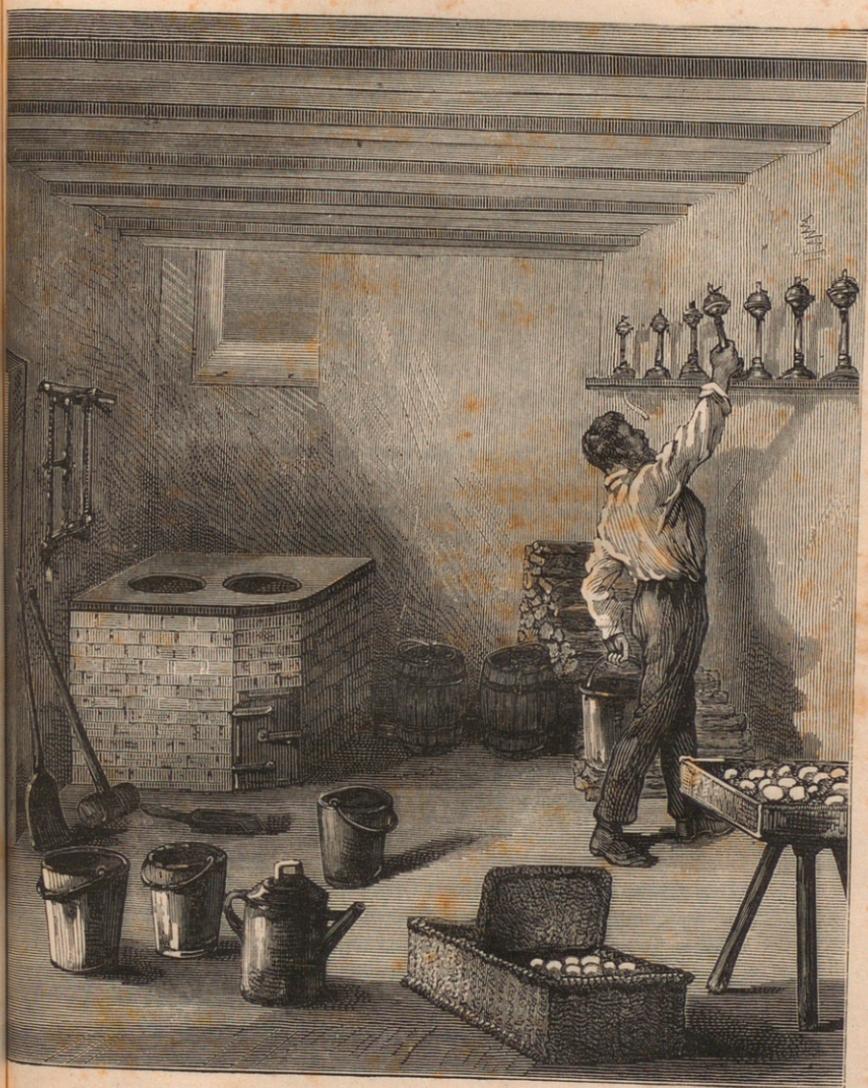
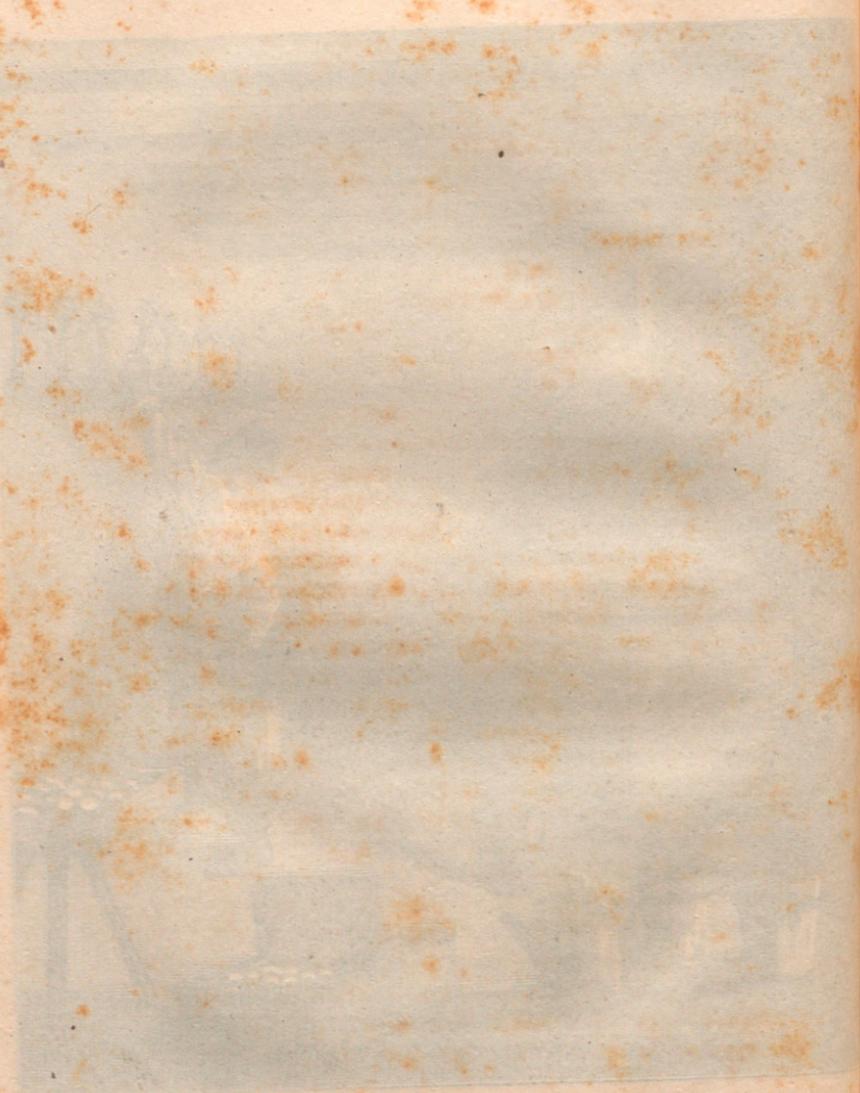


FIG. 4. — LE CHAUFFOIR.



JOHN R. ...

VIII

Il est temps d'inviter l'œuf à comparoir. — C'est fait, le voici.

S'il n'y a pas d'incubation utile ou possible sans l'œuf, celui-ci est le justiciable des industriels ou de la ménagère qui ont à le choisir. En effet, il leur importe de savoir s'il peut répondre à ce qu'on attend de lui en tant que matière première ou élément de production.

A ce point de vue, il faut — condition *sine qua non* — qu'il ait été fécondé et aussi que son germe soit vivant. Or, beaucoup ont été pondus, qui n'ont point été fécondés; chez d'autres, qui ont été maltraités ou trop rudement secoués, chez d'autres encore, qui ont par trop vieilli, le germe a péri violemment, ou s'est doucement éteint, ou est en voie de dépérissement et d'extinction.

En termes de pratique, l'œuf non fécondé est dit œuf clair. Il serait couvé sans résultat. Excellent pour la consommation, il est comme non venu pour la reproduction. Celui dont le germe n'est plus vivant est dans le même cas, et celui dont le germe est malade ou par trop affaibli ne vaut pas mieux. Il importe essentielle-

ment à l'acouveur de ne conserver à l'incubation que les œufs fécondés, au germe vivant, promettant de venir à bien.

La source la plus vive des mécomptes de l'industrie de l'acoupage serait, sans contredit, l'énorme proportion des œufs clairs ou non fécondés, si on n'était arrivé à les distinguer des autres, de ceux qui peuvent être incubés avec succès.

Voilà qui donne une très grande importance à la bonne tenue des pondeuses nourries en vue de la ponte des œufs destinés à la reproduction, et au choix attentif de ceux qui doivent être soumis à l'incubation.

Sur ces deux points essentiels, l'expérience s'est prononcée avec une égale certitude. La proportion de 25 0/0 d'œufs clairs au printemps et pendant une partie de l'été, la proportion moyenne de 50 0/0 pendant le reste de l'année, une proportion plus forte encore — de 75 à 80 0/0 — dans certaines stations topographiques, ont naturellement fait rechercher les causes de ces énormités. Une fois reconnues et signalées celles-ci, il a bien fallu tenter d'en atténuer l'effet dans la mesure du possible, sous peine de voir s'éloigner le marchand, qui, se réservant le premier choix, le paye au-dessus du cours. Et déjà une réelle amélioration a été obtenue. Sur quelques points cependant, l'infécondité ayant persisté, l'acouveur s'est détourné et n'a chète plus. Connaître la provenance de l'œuf, voilà une première recommandation : ne la négligez pas. Attachez-vous de même à celles-ci : repousser les œufs qui ont plus de vingt jours, à moins que, soigneusement enfermés dans du son qui soit resté frais et de bonne qualité, ils n'aient éprouvé eux-mêmes qu'une déperdition peu sensible et dont les dimensions de la chambre

à air donnent toujours la mesure. Dans l'œuf du jour, le vide qui la constitue est à peine appréciable, mais chaque jour l'accroît au point que, à l'âge de vingt à vingt-cinq jours, il est large comme *un décime*, disent MM. Roullier et Arnoult en parlant de l'œuf de poule. Ces aviculteurs écartent les géants et les nains, qu'ici on nomme les *gros* et les *petits*; ils ont raison et ne prennent que ceux de moyenne grosseur, la race étant connue. A l'instar de toutes les ménagères, ils rejettent les difformes et aussi les *ondulés*. Enfin, ils conseillent d'imiter la pratique normande que voici : passer sur les œufs de l'eau *dégourdie*, presque tiède par conséquent, et les essuyer aussitôt; prendre cette précaution au moment même où les œufs doivent être placés dans les tiroirs de l'incubateur. Ils trouvent que, en les soumettant à ce léger nettoyage, la chaleur humide du couvoir arrive plus facilement dans l'œuf.

Aucune de ces attentions ne touche à ce point essentiel : lesquels de ces œufs, si bien choisis par ailleurs, sont des œufs clairs, lesquels des œufs fécondés (1) ?

Le seul moyen — jusqu'à présent — de distinguer ceux-ci des premiers consiste à les *mirer*. Pour être efficace, le mirage doit être pratiqué à une heure assez

(1) Dans un livre très remarquable, — *Aviculture : faisans, perdrix, colins*, — M. E. Leroy rapporte le peu que l'on sait, ou que certains croient savoir, touchant la distinction possible — à la simple inspection de l'œuf — du sexe de l'oiseau qui pourra en sortir après l'incubation. Mais l'éminent aviculteur se hâte de dire que les connaissances acquises sur ce point n'offrent rien moins qu'une *certitude mathématique*.

La pratique, au surplus, serait satisfaite à moins; elle se contenterait, en dehors de la question sexuelle, du pouvoir de reconnaître sûrement — avant l'incubation — l'œuf fécondé et vivant, et l'œuf stérile ou mort.

rapprochée de la mise en incubation, pour ne pas y laisser sans utilité les œufs clairs, pour qu'il soit possible, au contraire, de les en retirer opportunément et de les livrer aux autres destinations qu'ils sont encore aptes à remplir ou dans l'alimentation ou dans l'industrie.

Les petites éducations négligent plus qu'elles n'appliquent le mirage des œufs. C'est un tort; mais on peut les laisser à une insouciance qui leur plaît. Elles ne comptent guère que sur une perte de 50 0/0! Si considérable que soit cette proportion, souvent dépassée, elles s'en arrangent et passent condamnation. Passons, nous aussi.

Dans l'acouvage pratiqué sur une certaine échelle, on y regarde de plus près, afin de réduire les mécomptes au chiffre le plus bas. On procède donc ici au mirage des œufs, de tous les œufs, et à cette pratique nécessaire on accorde une très sérieuse attention. Inflige-t-elle donc si grande sujétion? Non. Avec un peu d'habitude la chose devient facile et s'expédie rapidement. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à marchander sa peine; qui veut la fin veut les moyens. Un acouveur de profession qui s'exposerait de gaieté de cœur à des pertes incessamment renouvelées de 50 0/0 arriverait malaisément à se faire des rentes. Semer beaucoup pour récolter peu ne mène pas à la fortune, mais à la ruine.

L'*indiscrete*, lampe fort simple après tout, n'a été imaginée par MM. Roullier et Arnoult à d'autre fin que d'assurer un résultat opposé. Avec elle, grâce à son emploi, après quatre ou cinq jours d'incubation — soit cinq à six jours gagnés sur le procédé ordinaire — l'œil exercé voit dans les profondeurs de l'œuf aussi distinctement que s'il n'avait pas de coquille. Cependant l'*indiscrete* ne peut être à l'organe de la vue que



c. Oeuf fécondé
après 5 jours d'incubation
(120 heures).



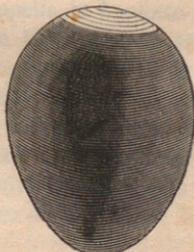
d. Oeuf fécondé
après 8 jours d'incubation.



e. Oeuf à deux jaunes
après 8 jours d'incubation.



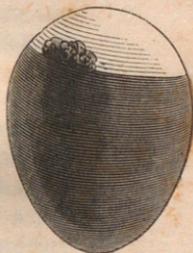
a. L'indiscrète.



b. Oeuf clair ayant subi
5 jours d'incubation.



f. Oeuf fécondé
après 15 jours d'incubation.



g. Oeuf prêt à éclore
le 21^e jour de l'incubation.



h. Faux germes
après 5 jours d'incubation.

FIG. 5. — LE MIRAGE DES OEUFS.



Faint text at the bottom center, possibly a page number or title.

ce que le stéthoscope est à l'oreille. Elle exige que l'acouveur ou la ménagère fassent l'éducation de l'organe. Il ne servirait à rien au médecin d'écouter les bruits que lui apporte le stéthoscope s'il n'habituaient son oreille à les reconnaître et à les distinguer entre eux : beaucoup pourraient regarder dans l'œuf sans rien y reconnaître. La conclusion s'impose, je n'insiste pas.

Il faut laisser aux inventeurs et aux parrains de la lampe le soin de divulguer les révélations qu'ils en ont obtenues et qu'ils ont fixées dans les différentes figures réunies ci-contre :

« La figure *a*, disent-ils, représente l'appareil à mirer. Il est alimenté par l'essence minérale. La cuvette qui retient les œufs est mobile, afin de pouvoir la changer selon les différentes grosseurs d'œufs à mirer. A cet effet, trois cuvettes s'adaptent à la lampe : 1^{re} grandeur, œufs d'oie et de dinde; 2^e, œufs de cane et de poule; 3^e, œufs de faisan, de pintade et de perdrix.

« La figure *b* représente un œuf clair ayant subi cinq jours d'incubation. On y remarque une opacité ronde qui remue à chaque mouvement de rotation imprimé à l'œuf. C'est ce qu'on appelle la boulette ou le jaune.

La figure *c* représente l'œuf fécondé après cent vingt heures d'incubation; le jaune s'est dilaté et forme un demi-cercle ombré vers le bas. L'embryon s'est parfaitement formé dans son milieu et ressemble assez à une araignée dont les pattes sont représentées par les vaisseaux sanguins, qui, déjà apparents près de l'embryon, vont en diminuant et se perdant dans les contours de l'œuf.

« Si cet embryon est bien vivant et vigoureux, il oscillera de droite à gauche, de bas en haut, à chaque im-

pulsion imprimée à l'œuf, absolument comme le ferait un bateau amarré par des cordages sur une eau agitée. Si, au contraire, il est mort, les vaisseaux seront ternes et peu apparents; l'embryon sera collé après la coquille et, malgré les oscillations, ne bougera pas; il ressemblera à une tache d'encre dans l'intérieur de l'œuf.

« La figure *d* représente un œuf de huit jours d'incubation; il a les mêmes caractères qu'au cinquième jour, mais beaucoup plus prononcés. La chambre à air est aussi un peu plus grande.

« La figure *e* représente un œuf à deux jaunes après huit jours d'incubation. Ces œufs, le plus souvent clairs, ont pourtant quelques exceptions, mais il est bien rare qu'ils arrivent à éclore. Nous sommes cependant parvenus à les pousser jusqu'au *béchage*, mais ils n'ont pas éclos. La coquille devient trop petite pour contenir les deux poussins, quoique l'un des deux ait tué l'autre quelques jours avant l'éclosion, car on remarquera, d'après la figure, qu'il y en a un bien plus fort qui déjà a fait la part du lion; il arrive donc que le faible meurt, et qu'après sa mort sa putréfaction tue le second. Lorsque, par hasard, ils arrivent jusqu'au moment d'éclore, ils se trouvent toujours étouffés dans leur coquille trop étroite.

« La figure *f* représente l'œuf après quinze jours d'incubation. Déjà il est presque noir; la chambre à air est grande; on n'aperçoit plus, vers le haut, que quelques veines ou filaments.

« La figure *g* représente l'œuf prêt à éclore le vingt et unième jour. Il est complètement noir; la chambre à air occupe le tiers de l'œuf, et, dans ce vide, on peut voir, si on regarde attentivement, les mouvements de tête que fait le petit pour briser sa prison avec son bec.

« Enfin, la figure *h* représente ce qu'on appelle un

faux germe, après cinq jours d'incubation. Au lieu de ressembler à une araignée, il forme un cercle de sang plus ou moins régulier, ou un demi-cercle, ou un quart de cercle; ordinairement, rien n'apparaît au centre, mais il arrive aussi quelquefois qu'il s'y forme une ou plusieurs taches noires. C'est donc un œuf à rejeter pour servir de nourriture aux volailles. »

Ce que les praticiens de l'acouage appellent un « faux germe » est facile à définir. C'est celui qui, bien que vivant encore dans l'œuf, ne s'y trouve plus néanmoins dans des conditions de vitalité suffisantes pour répondre — *in plano* — aux effets de l'incubation. Celle-ci ne peut rien au-delà des forces mêmes de la vie. C'est là ce que démontre l'image reproduite par la figure *h*; mais cette figure n'est que l'une des formes auxquelles peut arriver le développement d'un germe en voie de dépérissement et mortellement atteint. L'état d'avancement varie nécessairement en raison de l'état dans lequel se trouve le germe à l'heure précise où l'œuf est mis ou sous une mère animée ou dans le tiroir d'un appareil incubateur. Il n'est pas sans inconvénient que de pareils œufs demeurent avec ceux qu'en langage vulgaire on dit bons, par opposition à ceux-ci, qu'on qualifie mauvais. Effectivement, en ces derniers se manifestent bientôt les phénomènes de la putréfaction, sous l'influence desquels, la coque éclatant, les nids ou les tiroirs sont littéralement infectés par des gaz délétères. Or, que ceci arrive à l'heure des éclosions, et plusieurs des nouveau-nés succomberont ou seront retirés en piteux état de l'appareil.

De ces remarques ressortent la nécessité du mirage et l'utilité de l'indiscrète.

Tout ce qui précède est applicable aux œufs de tous les

oiseaux non domestiques dont on poursuit avec plus ou moins de succès la conquête, et aussi aux œufs des races étrangères des espèces acquises dont on tente l'acclimatation, et qu'on tient dans des espaces trop circonscrits. Ce *modus vivendi* n'est rien moins que favorable à la fécondité. L'acte du mariage s'accomplit et ne donne pas de fruits. L'infécondité reconnaît d'autres causes encore. Les œufs pondus dans la saison rigoureuse sont des œufs clairs pour la plupart. Par l'intempérie, l'amour chôme; mâles et femelles se recherchent peu. Pendant que s'accomplit la mue, les idées aussi sont ailleurs et les affaires de la reproduction ajournées. Les jeunes femelles, souvent, se pressent outre mesure, et partie des œufs de la première ponte n'a point été fécondée. C'est particulièrement fréquent chez les jeunes couples de pigeons; mais d'autres sont dans le même cas et trompent les espérances de l'éleveur le mieux conduit. Au beau temps, c'est autre chose dans les troupes qui ont pour eux espace et liberté plénière. Alors s'écartent et se disséminent de tous côtés les animaux, nombre de femelles vagabondes s'éloignent, et le coq — qui n'a jamais eu le don d'ubiquité — forcément les néglige. Elles pondent et pondent, mais trop souvent des œufs clairs.

L'acouveur, celui qui achète des œufs en vue de l'incubation, ne doit rester étranger à aucun des détails qui aboutissent au gouvernement des troupes de poules pondeuses. Il revend au commerce les œufs clairs, mais entre les prix d'achat et de vente il y a un écart à son détriment. Il a donc intérêt, lui, à n'acheter que le moins possible des œufs non fécondés.

IX

Sous la couveuse animée, les poussins naissent un à un pour ainsi dire, et quelquefois à des intervalles relativement assez éloignés. Dans l'appareil incubateur, où le nombre est beaucoup plus considérable, les petits viennent de compagnie, sortent de ci, de là, à plusieurs, de leur prison respectives dans laquelle ils ne pourraient plus vivre. On surveille les éclosions de manière à enlever deux ou trois fois par jour les nouveau-nés, afin de laisser aux poussins qui travaillent à leur prochaine délivrance la facilité de le faire jusqu'au bout, sans être gênés, empêchés ou piétinés par les aînés.

Au sortir de l'incubateur, on les porte sous l'éleveuse, un appareil qu'on nomme hydro-mère, où ils trouvent la douce chaleur dont ils ont besoin pour se parfaire. Dans un établissement considérable, la mère artificielle est placée dans une chambre séparée des couvoirs. Il en est ainsi à Gambais, où cette pièce a pris le nom très naturellement trouvé de *poussinière*.

La figure 6 en montre l'aménagement facile et l'aménagement spécial.

Au milieu, sur le sol même, qui peut être recouvert d'une légère couche de sable fin, très sec, une mère,

une éleveuse, habitée par nombre de petits qui n'ont encore que quelques jours et dont plusieurs déjà s'essayent à la recherche de l'aliment. Poussés par la faim, guidés par l'instinct, ils le rencontrent bientôt sous forme de pâtée appétissante, servie et montée en pyramide sur un petit billot de bois qui en forme la base solide. Ils se rangent autour de ce billot, s'y attablent sans plus de façon et font honneur au menu qui a été préparé à leur intention. L'éducation du bec n'est pas longue à faire, et, par la rapidité de la croissance, ces orphelins inconscients disent tout à la fois qu'ils sont à bonne cuisine et qu'ils appartiennent à une race précocée. Voilà pour les poussins qui ne doivent pas quitter le pays. La mère est entourée d'un petit parc à clôture basse, d'où les plus espiègles tardent peu à sortir, donnant à tous le mauvais exemple d'une évasion un peu anticipée. Franchir ce léger obstacle n'est bientôt plus qu'un jeu pour les moins hardis. Aucun ne s'est aperçu de l'absence d'une vraie mère; aucun n'en a souffert, et la première éducation, que quelques-uns supposent si malaisée, s'est faite sans encombres.

Ceux qui, vendus dans l'œuf, doivent être expédiés à distance — en France ou à l'étranger — sont immédiatement déposés dans la boîte qui les emportera par grande vitesse. Cette boîte est une sècheuse à tiroir, sorte de cour, celui-ci, en laquelle viennent se promener les petits sitôt qu'ils ont pris des forces; or, ils y viennent d'autant plus volontiers, qu'ils y trouvent petits grains à leur convenance. Repus, ils rentrent sous la ouate de l'éleveuse, se réchauffent et s'endorment, jusqu'à ce que la faim de nouveau les chasse au réfectoire. Les voilà très expérimentés; ils savent désormais où trouver le manger, où le dormir. En vingt ou trente heures, cette partie de l'éducation est complète. Alors

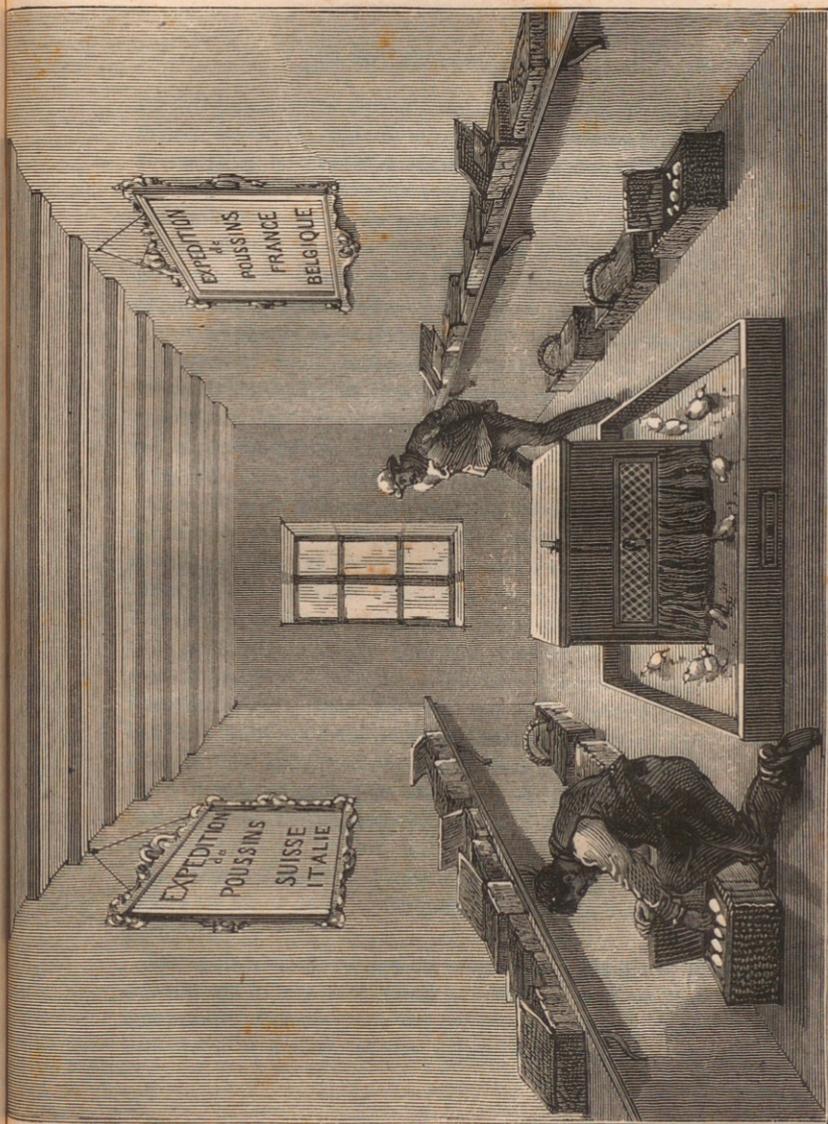
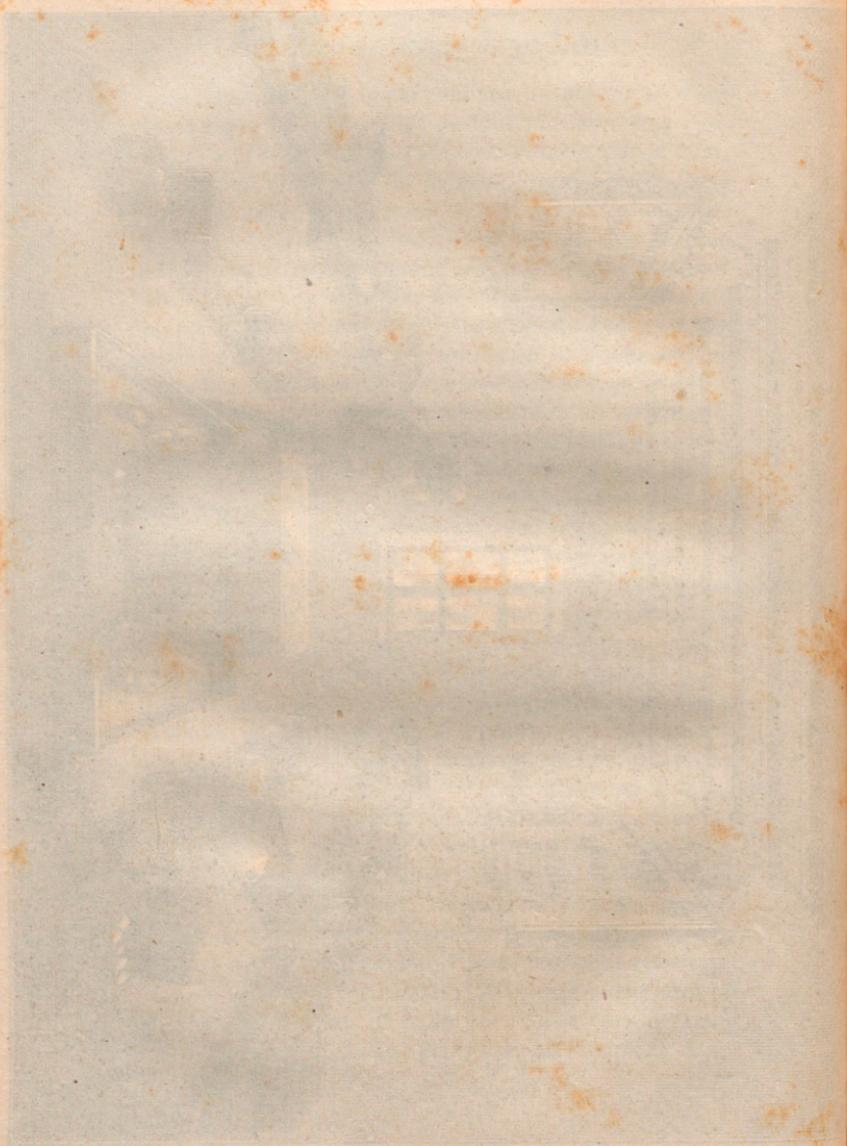


FIG. 6. — LA POUSSINIÈRE.



on met une adresse sur la boîte, et, sans plus de cérémonie, on envoie contenu et contenant à la gare la plus voisine, d'où le tout est expédié à destination, sans plus de souci de la part des acouveurs, car tout ce qui part bien soigné arrive à bon port.

C'est d'une manière absolue que se produit cette assertion. Les envois se succèdent nombreux et fréquents du grand couvoir français de Gambais dans toutes les parties de la France et à l'étranger. Les trente à quarante mille éclosions obtenues chaque année disent l'importance de l'établissement de MM: Roullier et Arnoult, qui sont devenus les fournisseurs des chasses et domaines de S. A. R. le comte de Flandre. Eh bien, les sinistres sont encore à venir. Un succès si rapide et si complet a dépassé les prévisions les plus optimistes. « C'est une protection spéciale d'en haut, disent avec élan et reconnaissance les femmes de la famille, et à nos enfants nous apprenons à remercier la Providence de ses bienfaits. » De leurs cœurs débordent et la gratitude et la foi. Mais que tout ici se fait avec soin et méthode! Quelle sollicitude éclairée préside à toutes choses, sans que cela paraisse, tant le bien faire est dans les habitudes de chacun et de tous! Ah! c'est là une excellente école, et ceux qui s'y mettent ou y envoient quelqu'un des leurs se félicitent de la simplicité de l'enseignement et de l'utilité qu'ils en retirent.

Les boîtes d'envoi sont posées sur des rayons appuyés contre les murs de la poussinière, ainsi qu'on le voit en la figure.

Les œufs n'attendent jamais longtemps à Gambais. Il s'ensuit qu'ils n'y sont point à l'état de matière encombrante. Rangés dans des paniers en osier à deux couvercles et à anse, on les dépose à l'arrivée dans la

poussinière, d'où ils sortiront avant peu pour être portés au couvoir.

L'expérience, ici, a démontré ces deux choses :

1° Des poussins, âgés de vingt à trente heures, voyagent sans encombres et arrivent à destination frais et dispos ;

2° Les oiseaux anciennement domestiqués n'éprouvent aucun dommage de n'avoir pas, en naissant, les premiers soins que donne à ses petits la couveuse animée, ou de ne l'avoir, quelques heures plus tard, ni pour institutrice ni pour guide. Ils peuvent avoir conscience de son absence, ils n'en souffrent pas.

Pour le moment, je laisse entière la question en ce qui touche l'élevage des oiseaux de chasse ou de certaines espèces étrangères encore sauvages, ou à peu près, et non acclimatées. Je la laisse entière, et, en ce qui les concerne, je me sens tout disposé à adopter la méthode mixte étudiée avec tant de compétence, en 1877, dans la *Chasse illustrée*, par un charmant écrivain, M. E. Leroy. Les œufs de faisan, de perdrix, de colin, de caille, d'autres encore, tous en réalité, sans exception aucune, peuvent être confiés sans hésitation, en pleine sécurité, à l'hydro-incubateur ; mais, nés les petits, l'hydro-mère, la mère inerte, suffira-t-elle à leurs instincts, à leurs diverses exigences ? Si ce n'est pas trop à supposer ou à espérer non plus, est-il à croire davantage que l'une quelconque de nos poules remplira tous les *desiderata* de leur élevage ? Peut-être non. Elle sera toutefois un moyen terme, un *mezzo termine*, comme disent les Italiens, entre la vraie mère et la mère inerte. Et pourtant, comme bien d'autres, j'ai été témoin d'éductions de faisandeaux et de perdreaux fort bien réussies en l'absence de toute mère vivante et parlante. La mère d'emprunt est toujours attentive et pleine de solli-

itude; mais les enfants adoptifs, dont le naturel est sauvage, dont les instincts et les mœurs sont autres, et que l'aliment offert ne satisfait pas entièrement, ne comprennent rien à ses recommandations, franchement désobéissent et brutalement lui brûlent la politesse. Sans aller si loin, la poule qui a couvé des œufs de cane a beau raisonner ses petits, leur conter son désespoir quand ils voient la mare près de laquelle elle les a conduits sans penser à mal; ils ne l'écoutent pas et bravement entrent dans leur élément pour s'y ébaudir et s'en donner à cœur joie, sans avoir reçu de la mère absente la moindre notion de natation, et les voilà qui dès lors s'émancipent complètement, ne pouvant plus croire à cette diseuse de sornettes.

La mère d'emprunt ne saurait pendant longtemps remplacer la vraie mère.

La poule de Houdan est si universellement estimée, qu'on est généralement désireux de la posséder. Telle a été la cause principale de la grande extension qu'a prise l'expédition des poussins de cette race. Pour la faciliter, les directeurs de l'établissement de Gambais donnent — dans la *Chronique hebdomadaire de la Société d'acclimatation* — la date des éclosions qui se succèdent dans leurs couvoirs. Ce moyen de propagande a complètement répondu tout à la fois aux besoins de l'offre et à la recherche incessante de la demande.

Ceci nous ramène à la poule de Houdan, dont il nous faut achever l'intéressante l'histoire.

X

A nos expositions générales, à nos grands concours, nous devons la connaissance exacte de nos richesses ; mais nous ne les avons appréciées, pourrait-on dire, qu'à notre corps défendant. La vogue, l'engouement, la mode — rien n'y a manqué — s'étaient tout d'abord portés avec enthousiasme, avec fureur, sur les races exotiques, des inconnues que d'habiles faiseurs de dupes avaient juchées tout au haut de l'échelle. Cependant a fini par venir le jour de la justice. Alors, comme dans l'Évangile, les premiers ont été les derniers, et ceux-ci, reprenant leur véritable place, ont remonté au premier rang, la race de Houdan en tête.

Entre temps, cédant au caprice universel, les éleveurs s'étaient livrés à des mariages fantaisistes, à de malencontreux croisements, sous l'effet desquels allaient disparaître nos meilleures races. Celle de Houdan n'a pas échappé à cette terrible manie. Sous prétexte de porter au marché les grosses volailles que l'acheteur recherchait et semblait payer plus cher, l'élevage, entrant dans une voie désastreuse, produisit le grossier. Il fit des animaux au squelette volumineux, à la viande